L'EDUCATION MEDICO-PEDAGOGIQUE

SAINT-YVES

1914


22101040459

Edwin Clarke

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1913-1914. — N° 103

APERÇU HISTORIQUE

SUR LES TRAVAUX CONCERNANT

L'ÉDUCATION MÉDICO-PÉDAGOGIQUE

ITARD (1775-1838) **SEGUIN** (1812-1880) **BOURNEVILLE** (1840-1906)

THÈSE

PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Et soutenue publiquement le 14 Mars 1914
POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Mme Isabelle SAINT-YVES

Née à Paris, le 19 mars 1854.



LYON
A. REY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE L'UNIVERSITÉ
4, RUE GENTIL, 4

Mars 1914



PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. HUGOUNENQ . . . . . . Doyen.
J. COURMONT . . . . Assesseur.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. CHAUVEAU, AUGAGNEUR, SOULIER, TRIPIER, CAZENEUVE, LÉPINE, PIERRET, BEAUVISAGE, LACASSAGNE.

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. TEISSIER, ROQUE, BARD
Cliniques chirurgicales	X..., X...
Clinique obstétricale et Accouchements	FABRE
Clinique ophtalmologique	ROLLET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	NICOLAS
Clinique des maladies nerveuses et mentales	LÉPINE (J.)
Clinique des maladies des enfants	WEILL
Clinique des maladies des femmes	POLLOSSON (A.)
Physique médicale	CLUZET
Chimie médicale et pharmaceutique	HUGOUNENQ
Chimie organique et Toxicologie	MOREL
Matière médicale et Botanique	MOREAU
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	GUIART
Anatomie	TESTUT
Anatomie générale et Histologie	RENAUT
Physiologie	MORAT
Pathologie interne	COLLET
Pathologie et Thérapeutiques générales	LESIEUR
Anatomie pathologique	PAVIOT
Médecine opératoire	POLLOSSON (M.)
Médecine expérimentale et comparée	COURMONT (P.)
Médecine légale	Etienne MARTIN
Hygiène	COURMONT (J.)
Thérapeutique	PIC
Pharmacologie	FLORENCE

PROFESSEURS ADJOINTS

Physiologie, cours complémentaire	MM. DOYON
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANNOIS
Pathologie externe	VALLAS
Maladies des voies urinaires	ROCHET

CHARGÉS DE COURS COMPLEMENTAIRES

Chimie minérale	MM. BARRAL,	agrégé
Propédeutique chirurgicale	BÉRARD,	—
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN,	—
Chirurgie infantile	NOVÉ-JOSSERAND,	—
Accouchements	COMMANDEUR,	—
Embryologie	LATARJET,	—
Anatomie topographique	PATEL,	—
Botanique	BRETIN,	—
Chirurgie expérimentale	VILLARD,	—
Clinique infantile	MOURIQUAND,	—
Déontologie et médecine professionnelle	X...,	—

AGRÉGÉS

MM.	MM.	MM.	MM.
BARRAL	LATARJET	MOURIQUAND	FROMENT
COMMANDEUR	BRETIN	ARLOING (F.)	THÉVENOT (Lucien)
NEVEU-LEMAIRE	LERICHE	GUILLEMARD	PIÉRY
LAROYENNE	THÉVENOT (Léon)	POLICARD	COTTE
VORON	TAVERNIER	GARIN	DUROUX
NOGIER	CADE	SAVY	

M. BAYLE, secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. WEILL, *Président*; LESIEUR, *Assesseur*;
MM. MOURIQUAND, professeur et FROMENT, *Agrégé*.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

INTRODUCTION

Les questions d'éducation et d'instruction tiennent actuellement en éveil la sollicitude générale.

Il n'est en effet pas besoin d'être grand clerc pour saisir l'intérêt primordial attaché au développement physique, moral et intellectuel de ceux qui seront après nous la nation.

Celle-ci n'ayant de force que par le nombre, et de grandeur que par la qualité des individus qui la constituent, il importe à la société de veiller, d'abord à la conservation des nouveau-nés, ensuite au développement rationnel de toutes les unités infantiles. Ainsi, dans la suite, ces unités infantiles pourront représenter la plus grande somme possible d'activités utilisables, sans courir le risque de retomber à la charge de la collectivité, soit dans les hospices, soit dans les prisons.

Par malheur, s'il en faut croire M. Raoul Dupuy, « le nombre des enfants anormaux, infirmes, êtres « difformes, futurs criminels, augmente de jour en jour, « compromettant l'avenir du pays et de la race [1] ».

Est-ce bien exact? N'est-ce pas en raison de ce que

[1] Raoul Dupuy, *Monde médical*, 15 mars 1913.

nous sommes plus avertis que nous voyons autour de nous un plus grand nombre de déficients ?

Espérons-le, mais agissons en conséquence. Surtout veillons à ne rien perdre des avantages obtenus en matière d'éducation. Et, s'il est vrai, comme nous le croyons d'après la parole de Pascal, que « toute la suite « des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit « être considérée comme un même homme qui sub- « siste toujours et qui apprend continuellement[1] », il importe, pour assurer la marche en avant, que la tradition relie entre elles les connaissances acquises à celles en voie d'acquisition, afin que le trésor scientifique s'accroisse sûrement, sans menace de perte ou de déficit.

C'est ce que nous tenions à établir au début de ce travail, pour être en droit d'affirmer qu'il ne saurait être inutile de jeter un coup d'œil rétrospectif sur ce qui a été fait précédemment en faveur des enfants infirmes, déficients à un degré ou sous une forme quelconque.

Nous prendrons comme point de départ la date des premiers résultats obtenus au sujet de cette éducation spéciale.

C'est vers le milieu du XVIIIe siècle que nous trouvons en vedette les noms de Péreire pour les sourds-muets, et d'Haüy pour les aveugles. L'un et l'autre, en raison des services rendus à l'humanité par leurs méthodes, furent pensionnés, et reçurent le titre « d'Interprètes

[1] *Pensées* de Pascal : De l'autorité en matière de philosophie, 1re partie, article I.

du Roi », Péreire en 1756, Haüy en 1786. Vinrent ensuite l'abbé de l'Épée, l'abbé Sicard et Braille, tous instituteurs aussi ingénieux que dévoués.

Atteints dans un seul de leurs sens, sourds-muets et aveugles ne sont en effet que des infirmes, pouvant être aidés et secourus par des méthodes, comme d'autres le sont par des appareils orthopédiques.

Tout autre est le cas des enfants profondément atteints dans le développement normal de tout leur organisme.

Ceux-là sont des malades pour lesquels, comme le dit fort justement M. Raoul Dupuy, il faut « rechercher « les causes qui provoquent cet état, et l'étude de ces « anomalies embrasse toute la pathologie[1] ».

En effet, dès avant la naissance, il est indispensable au médecin pour soigner ces malheureux, de connaître à quelles vicissitudes a été soumis l'embryon humain, dans les familles où sont en puissance : la misère physiologique, l'alcoolisme, la tuberculose, la syphilis, les intoxications et les déformations professionnelles, sans parler de l'état général de surmenage, et même de l'excès de bien-être. Toutes ces causes et d'autres encore, dont la prophylaxie et le traitement sont du domaine de la médecine, font souvent de la famille un foyer initial de dégénérescence morbide. Pour tous ces **mal-nés**, que peuvent l'école et la société sans l'intervention médicale?

Pour eux, le secours utile n'est pas celui des méthodes pédagogiques. Aucune intervention ne peut les attein-

[1] Raoul Dupuy, *Monde médical*, 15 mars 1913.

dre, ou leur servir, s'ils n'ont été préalablement soumis à des traitements médicaux aboutissant à une éducation spéciale.

Et l'éducation n'est pas œuvre scolaire.

Elle est à tous les instants, et dès le berceau, l'adaptation de l'individu au milieu dans lequel il doit évoluer. La famille en fournit les premiers éléments; puis, aux hasards des contacts, y compris ceux de l'école, la société parachève l'œuvre, ou la déforme et la détruit.

C'est donc aux médecins que reviennent le devoir et le soin des recherches à faire en vue de régénérer les constitutions défectueuses, en faisant œuvre d'éducation.

Ils n'ont jamais failli à leur tâche. La disparition du crétinisme dans certains pays en fait foi ; et, sans parler de thèses récentes[1] soutenues ici même, une littérature très riche témoigne que la question reste bien médicale.

Un siècle d'expérience nous renseigne à ce sujet, et nous fournit la matière de cette étude en la justifiant à titre documentaire.

Nous la diviserons en cinq chapitres :

Chapitre I. — *Discussion et choix des termes pour désigner les enfants justiciables d'un traitement médico-pédagogique.*

Chapitre II. — *Précurseurs de Seguin et de Bourneville.*

Chapitre III. — *Seguin.*

[1] Dr Chazal, 1907, *les Anormaux psychiques.*
Dr Vermalle, 1911, *l'Anthropométrie des dégénérés.*

Nous sommes redevable de tout notre chapitre V à la très grande bonté de M. le professeur Lesieur, qui, au Perron, nous a autorisée à nous occuper des enfants déficients de son service.

Il a consenti aussi à faire partie du jury de notre soutenance. Nous le prions ici de vouloir bien agréer l'expression de notre profonde gratitude.

APERÇU HISTORIQUE

SUR LES TRAVAUX CONCERNANT

L'ÉDUCATION MÉDICO-PÉDAGOGIQUE

ITARD. — SEGUIN. — BOURNEVILLE

CHAPITRE PREMIER

DISCUSSION ET CHOIX DES TERMES

POUR DÉSIGNER LES ENFANTS

JUSTICIABLES D'UN TRAITEMENT MÉDICO-PÉDAGOGIQUE

Alors que nous suivions le cours de M. le professeur Lacassagne, nous l'avons entendu commencer ainsi une de ses conférences : « Messieurs, je dois aujour-« d'hui vous entretenir de ce qui concerne les enfants « naturels. Je renonce tout d'abord à vous donner la « signification de ce terme, car je ne sache pas qu'il y « ait des enfants surnaturels, et tout me porte à croire « que chaque enfant, quel qu'il soit, est œuvre de la « nature. Nous nous servirons donc de préférence des « mots : *bâtards* et *légitimes*, qui s'opposent très nette-« ment et ne donnent lieu à aucun commentaire ».

Forte de cet exemple de l'un de nos Maîtres, des

plus autorisés et des plus distingués, nous protestons ici contre le terme d'**anormal**, si injustement appliqué aux jeunes déficients intellectuels ou psychiques.

Nous faisons trois griefs à ce terme :

1° Il est beaucoup trop vaste ;

2° Il est inexact ;

3° Il est dommageable à qui on l'applique.

En effet : 1° les enfants qui naissent bossus, aveugles, bancals, sont **anormaux** au même titre que les culs-de-jatte, les xiphopages ou les idiots ; l'application de ce vocable ne peut donc qu'engendrer la confusion ;

2° Son inexactitude est le corollaire de ce que nous venons de dire, et, quand s'impose la recherche d'un traitement efficace, nous croyons nécessaire de désigner le mal par un terme aussi exact que possible ;

3° L'enfant à qui ce qualificatif imprécis aura été appliqué n'en conservera-t-il pas plus tard une sorte de notoriété fâcheuse, même si ses progrès, ses efforts et son travail le rendent capable de se suffire à lui-même, et de se conduire honnêtement ?

Pour toutes ces raisons, en faveur des enfants d'intelligence lente, faible ou nulle, nous proposons de substituer au terme d'*anormal* celui de **déficient.** Du plus au moins, il est toujours exact, et laisse place à l'espérance de récupérer le déficit.

Le prototype de tous les déficients intellectuels est l'idiot.

Quant aux déficients psychiques, nous les mettons à part, pour les confier, en qualité de dégénérés, aux criminalistes et aux aliénistes.

Nous croyons devoir préciser les caractères de

l'idiot, avant de nous occuper des enfants désignés par le terme d'**arriérés**.

Nous retiendrons de l'idiot deux définitions.

La première en date est de Diderot, qui s'exprime ainsi : « *Idiot* se dit de celui en qui un défaut naturel « dans les organes qui servent aux opérations de l'en- « tendement est si grand, qu'il est incapable de com- « biner aucune idée, en sorte que sa condition paraît à « cet égard plus bornée que celle de la bête. *La* « *différence de l'idiot et de l'imbécile consiste*, ce me « semble, *en ce qu'on naît idiot et qu'on devient im-* « *bécile*. Le mot idiot vient de ιδιωτης qui signifie « *homme particulier*, qui s'est renfermé dans une vie « retirée, loin des affaires du gouvernement, c'est-à- « dire celui que nous appellerions aujourd'hui un sage[1]. »

Cette définition de Diderot nous donne toute satisfaction. Elle est pleine de netteté, de sens commun, et d'une ironie bien française.

Elle nous permet de différencier l'idiot de l'imbécile. D'après Diderot, il n'y a pas là une simple question de degré. Ce sont deux états différents, nous permettant de penser et de dire que l'imbécillité n'atteint ni le nourrisson, ni même la première enfance ; elle se développerait ultérieurement, sous des influences soit physiologiques, soit psychologiques. Dès lors les imbéciles prennent rang parmi les aliénés et sont exclus des sujets qui nous occupent.

Plus tard Esquirol dira : « Les facultés intellectuelles

[1] *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences des Arts et de Métiers*, t. XVIII, 1782.

« des idiots ne se sont jamais manifestées [1] », ce qui équivaut à cette parole de SEGUIN : « L'idiotie est con- « génitale [2]. »

Enfin nous donnons une seconde définition, parce que dans son livre : *Traitement moral, hygiène et éducation des idiots*, SEGUIN écrit, p. 156 : « L'idiotie « était nommée mais elle n'était pas définie ; je lui ai « imposé une définition. »

La voici : « L'idiotie est une infirmité du **système** « **nerveux** qui a pour effet radical de soustraire **tout** « **ou partie** des organes et des facultés de l'enfant à « l'action régulière de **sa** volonté, qui le livre à ses « instincts et le retranche du monde moral [3]. »

Cette définition, inexacte, est obscure. D'après ce qu'il dit lui-même, SEGUIN n'aurait pas dû employer les mots *du système nerveux*.

« Rien n'est moins connu, écrit-il quatre pages plus « loin, quant au principe intime et impalpable de « l'idiotie, à savoir la nature même de l'affection céré- « brale que représentent les déformations du crâne [4], » ces dernières ne constituant même pas aujourd'hui une présomption d'idiotie.

L'idiotie n'est donc pas une infirmité du *système nerveux*, pas plus qu'elle n'est une maladie mentale.

Nous avons appris du reste, dans le *Traité des*

[1] *Dictionnaire des Sciences médicales*. t. XXIII, p. 507.

[2] *Traitement moral, hygiène et éducation des idiots*, par Seguin (Bibliot. d'éduc. spéciale, t. III *bis*, p. 69).

[3] *Traitement moral, hygiène et éducation des idiots*, par Seguin (Bibliot. d'éduc. spéciale, t. III *bis*, p. 76 et 77).

[4] *Traitement moral, hygiène et éducation des idiots*, par Seguin (Bibliot. d'éduc. spéciale, t. III *bis*, p. 81).

Maladies infantiles, de notre Maître, M. le professeur WEILL, que « l'idiotie, dans son sens le plus large, ne « se rattache à aucune lésion précise [1] ».

De plus, il est inexact de dire que cette infirmité soustrait *tout ou partie* des organes de l'enfant à l'action régulière de *sa* volonté, parce que l'idiotie n'a pas de degré. Elle est l'incoordination totale des fonctions de l'entendement avec celles de la volonté, qui, d'après PINEL « sont absolument distinctes les unes des autres [2] ». Par conséquent, dès les premiers rapports rationnels des organes avec l'entendement et la volonté, soit de l'enfant, soit d'autrui, l'idiotie cesse et l'arriération commence. Les degrés en sont innombrables.

Nous proposons d'accepter la définition de l'idiotie d'après SEGUIN, sous cette forme : « L'idiotie est congé- « nitale. C'est une infirmité qui a pour effet de sous- « traire les organes et les facultés de l'enfant à toute « volonté. Elle le livre à ses instincts et le retranche du « monde moral. »

Et c'est lui, l'idiot, qui est la mine inépuisable des découvertes faites ou à faire ; il est le sphinx de l'observation duquel doivent sortir toutes les règles et les moyens nécessaires au traitement et à l'éducation des enfants déficients intellectuels ou psychiques, des enfants infirmes, voire même des enfants ordinaires.

Toutes les ressources de la médecine doivent être mises à contribution en sa faveur : hygiène, opothérapie, physiothérapie, chirurgie, et, dès le premier

[1] Weill, *Traité des Maladies infantiles*, t. II, p. 298.
[2] Pinel, *Traité de l'Aliénation mentale*, p. 81, Paris, 1809.

âge, culture physique rationnelle et massage pour l'éducation des réflexes.

Enfin, comme le demande très justement M. Raoul Dupuy : « Il faudrait s'entendre sur le terme d'*arriéré*, « que l'on applique souvent à des enfants qui n'en « sont pas justiciables. » S'appuyant de l'autorité de MM. Demoor de Bruxelles et Paul Boncour, il ajoute : « Tout enfant retardé d'un certain nombre « d'années dans ses études n'est pas fatalement un « arriéré [1]. »

Mais si c'est un **arriéré**, toutefois ce n'est pas **un déficient** ; car tout arriéré **n'est pas forcément un déficient**, tandis que **tous les déficients sont forcément des arriérés**. Pour la précision du fait, il serait peut-être utile de tenir compte de la différence en faveur du terme de **déficient**.

D'autre part nous acceptons pour ceux-ci la division que propose M. Raoul Dupuy en deux classes : 1° les *déficients atrophiques*, constituant en général les échelons les plus bas dans l'anomalie intellectuelle, les individus atteints congénitalement, dont l'état *ne se rattache à aucune lésion précise ;* et 2° les *déficients dystrophiques*, les uns et les autres relevant directement d'un traitement médico-pédagogique.

Nous ne parlerons pas d'anormaux.

Nous ne nous occuperons que des travaux faits ou à faire en faveur des *idiots* et de leurs congénères, les *déficients*.

Nous n'hésitons pas à affirmer avec Seguin et

[1] R. Dupuy, *Presse médicale*, 12 avril 1913.

Bourneville que, plus heureux que les sourds-muets et les aveugles, la plupart d'entre eux peuvent et doivent être améliorés, et qu'un grand nombre sont tout à fait guérissables.

CHAPITRE II

PRÉCURSEURS DE SEGUIN ET DE BOURNEVILLE

Le début des études concernant l'éducation médico-pédagogique coïncide, au commencement du XIXe siècle avec les travaux de PINEL et d'ESQUIROL en faveur des aliénés.

Cependant, dans son *Traité des Maladies mentales*, ESQUIROL, en citant les noms et travaux de quelques médecins du XVIIIe siècle, nous apprend qu'une certaine orientation médicale se produisait déjà en faveur de l'étude des *débilités mentales*, et la définition de DIDEROT en est aussi le témoignage évident.

Nous citerons de cette époque les noms les plus intéressants à notre point de vue pour l'exactitude documentaire de la tradition médicale dont nous ébauchons l'histoire. Puis nous parlerons des médecins qui furent les initiateurs et les maîtres de SEGUIN; enfin nous mentionnerons quelques-uns de ses contemporains.

Notre chapitre aura donc trois paragraphes :

1° Précurseurs;

2° Maîtres;

3° Contemporains de SEGUIN.

§ I. — LES PRÉCURSEURS

Les premiers travaux cités par Esquirol remontent à 1763, avec la *Nosologia methodica* de François Boissier de Sauvages. Celui-ci soutint sa thèse à Montpellier en 1726. Il y est discuté sur la différence à établir entre la démence, l'imbécillité, la bêtise ou niaiserie. Ce traité, en cinq volumes in-8°, fut traduit en plusieurs langues, notamment en français par le Dr Gouvion qui le publia à Lyon en 1772.

Ce même ouvrage inspira le travail de Sagar, médecin morave, qui n'en sut tirer qu'une classification à outrance.

Enfin Pinel (1745-1826) étudie « l'idiotisme » dans son *Traité médico-philosophique sur l'Aliénation ou la Manie*.

Il estime que la division la plus nombreuse des aliénés des hospices est celle des idiots. Il caractérise « l'idiotisme » par une « oblitération plus ou moins « absolue des fonctions de l'entendement et des « affections du cœur; quelquefois rêvasserie douce « avec sons inarticulés; d'autres fois taciturnité et « perte de la parole par défaut d'idées. Certains idiots « sont très doux; d'autres sont sujets à des quintes « très vives et sont très emportés [1]. »

Pinel considéra toujours l'idiotisme comme incurable.

Deux médecins savoyards, Daquin (1757-1815) né

[1] Pinel, *Traité médico-philos.*, p. 166 à 174, Paris, 1801.

à Chambéry, et surtout Fodéré (1764-1835) né à Saint-Jean-de-Maurienne, attirèrent par leurs travaux respectifs l'attention du monde savant sur le « crétinisme » si commun dans leur pays, et dès lors les crétins commencèrent à être très justement différenciés des fous par leurs lésions thyroïdiennes.

Enfin, le Dr Amar, chirurgien en chef de l'Hôpital général de la Charité à Lyon, a donné dans son *Traité analytique de la Folie* deux observations « d'idiotisme », l'une empruntée à Pinel, l'autre originale et intéressante pour nous, en ce qu'elle concerne un enfant de l'un de nos hôpitaux.

1re OBSERVATION

(Hospice de la Charité, 1807).

Benoît M..., âgé de quarante ans, né à la Charité, a donné des signes d'imbécillité dès sa plus tendre enfance. Il fut d'abord placé à la campagne en qualité de berger. Plusieurs fois il abandonna dans les champs les animaux qu'on avait confiés à sa garde, *sans même se rappeler de les y avoir conduits*. Dans l'âge adulte, il fut placé chez un paysan qui lui donnait fréquemment du vin et il contracta chez lui l'habitude de se livrer à cette boisson. Un jour, s'étant enivré, il oublia de fermer le robinet et le tonneau se vida. Son maître s'en aperçut et le frappa d'une manière si rude qu'on ne put le contraindre à rester davantage chez un homme aussi brutal. Il revint à la Charité où il a demeuré depuis et où il m'a fourni l'occasion de l'observer.

Cet idiot est matinal. Il s'acquitte assez bien des travaux de propreté auxquels on l'emploie dans l'hospice. Il aime beaucoup la solitude, et, dès qu'il peut, il se retire dans quelque lieu écarté. Là, ayant devant les yeux une paille, qu'il tient vertica-

lement entre le pouce et l'index, et qu'il regarde d'une façon mystique, il se promène, parle bas, chante, siffle, gesticule et grimace à son aise. En moins de quelques minutes il parcourt ses différents états, il recommence et ne cesse qu'à son coucher. *Quoiqu'il ait très peu de mémoire, il n'oublie pas l'heure des offices, des repas, ni des choses dont il a contracté une grande habitude* . . . .

. . . .

Si l'on veut interrompre ses habitudes, lui enlever ses effets, ou le priver de vin, il s'emporte, entre en fureur, brise tout ce qui se présente à lui, se frappe la tête et fait des cris épouvantables. . . . .

. . . . Il jouit d'une assez bonne santé. . . . .

. . . .

Il eut, il y a quelques mois, un panaris et un dépôt froid dans les glandes cervicales. Pendant ces diverses maladies, il ne balbutiait pas, ne sifflait pas, ne criait point, gesticulait et grimaçait rarement. Il semblait que sa raison prenait plus d'empire et que son intelligence se développait à proportion de l'intensité du mal physique.

Les diamètres et les circonférences de la tête ayant été mesurés dans tous les sens n'ont présenté rien de particulier qui justifiât son idiotisme.

Cette observation nous offre aussi l'intérêt d'une ébauche d'éducation, bien qu'il n'y ait eu à ce sujet ni plan, ni méthode, en faveur de cet être *impulsif et n'ayant que très peu de mémoire.*

Il s'acquittait bien des travaux de propreté, donc il devait lui-même être propre.

Il n'oubliait pas les offices, etc., etc., c'est que l'habitude lui avait permis d'acquérir une certaine notion du temps.

Enfin, *l'anatomie de son cerveau et de son crâne ne justifiait en rien son idiotisme.*

De plus, cette observation est exactement contemporaine de celles fournies par le Sauvage de l'Aveyron au Dr Itard.

C'est en 1807 que celui-ci adressa au ministre de l'Intérieur son second rapport concernant le Sauvage, et c'est aussi en 1807 que fut publiée à Lyon, par le Dr Amar, l'observation de Benoît M...

§ II. LES MAITRES

ITARD (1775-1838).

Itard (Jean-Marie-Gaspard) devait être commerçant[1]. Pour lui éviter, en 1794, le service militaire, un oncle chanoine le recommanda à un de ses amis, directeur de l'hôpital de Toulon, alors transféré à Solliès.

Itard, qui n'avait jamais ouvert un livre de médecine, fut employé comme chirurgien de troisième classe, et ce titre lui révéla sa vocation.

En 1796, il travaillait sous les ordres de Larrey au Val-de-Grâce. Il y fut nommé au concours chirurgien de deuxième classe, mais donna sa démission pour ne pas quitter la capitale afin d'y continuer ses études.

Pinel et Corvisart s'y disputaient alors l'enseignement médical : celui-ci plus original, Pinel plus dogmatique.

[1] *Mémoires de l'Acad. de Méd.*, t. VIII, p. 1, 1840, « Eloge du Dr Itard », par le Dr Bousquet.

Itard s'enrôla sous la bannière de Pinel. Mais à la fin de sa carrière, si l'impression produite sur lui par le *Nosographie* n'était pas encore effacée, l'âge avait singulièrement refroidi son enthousiasme pour l'ouvrage, sans diminuer toutefois ses sentiments de reconnaissance et d'admiration pour l'auteur.

Itard habitait le faubourg Saint-Jacques.

Un jour, survient un accident à l'Etablissement National des Sourds-Muets. On court chercher un médecin. M. Itard arrive, examine, donne ses soins et le malade guérit. L'abbé Sicard, successeur de l'abbé de l'Epée, comprenant la nécessité d'attacher un médecin à l'établissement, offrit la place au jeune docteur dont il avait apprécié le caractère.

Dès lors, Itard entra dans toutes les vues de la philanthropie au sujet des jeunes enfants confiés à ses soins. Il voulut les connaître à fond, et se livra à cette étude avec toute l'ardeur d'un caractère que les difficultés ne font que stimuler.

La rapidité de ses progrès explique le choix dont il fut l'objet dans une circonstance mémorable. C'est à lui que fut confiée la première étude médico-pédagogique à faire sur le Sauvage de l'Aveyron.

A ce sujet, Itard se trouva en désaccord avec son maître, Pinel, qui avait porté le diagnostic « d'idiotisme incurable ». Itard osa prononcer un jugement contraire et entreprit l'éducation de cet être déshérité, dégradé, insociable.

Imbu des théories de Condillac, il s'attacha particulièrement à l'éducation des sens de son élève, espérant que, par la suite, l'imitation, la pensée et la parole

seraient la conséquence de leur adaptation à la connaissance de tout ce qui nous entoure.

Les théories et l'enseignement de GALL sur l'anatomie et la physiologie du cerveau devaient bientôt permettre à ITARD et à ses successeurs de corriger ce point de départ défectueux.

ITARD ne consacra pas moins de cinq années consécutives à cette éducation sans obtenir la preuve que le développement de l'intelligence soit subordonné à l'intégrité et à l'éducation des sens. Jamais cet enfant, qui n'était pas sourd, ne put apprendre à parler.

Le plan de cette éducation méthodique, dont il n'existait pas de modèle, fut le point de départ de tous les travaux ultérieurs.

Le résultat obtenu rendit célèbre le Dr ITARD dans toute l'Europe, et lui valut de l'Empereur de Russie l'envoi d'une bague d'un grand prix, avec les offres les plus séduisantes pour aller se fixer à Saint-Pétersbourg. ITARD demanda par politesse du temps pour réfléchir; mais il était bien décidé à rester fidèle à sa patrie.

Dix-sept ans après, ITARD lisait à la première séance publique de l'Académie un *Mémoire sur le mutisme produit par la lésion des facultés intellectuelles* [1].

En 1821, ITARD avait fait éditer le *Traité des Maladies de l'oreille et de l'audition*. Cet ouvrage et la sonde qui porte son nom rappellent seuls sa mémoire à la postérité.

Il nous paraît intéressant de donner ici un aperçu

[1] *Mémoires de l'Acad. Roy. de Méd.*, t. Ier, 28 juillet 1824.

de ce qu'était le Sauvage de l'Aveyron. Nous nous servirons pour cela du travail du Dr Delasiauve, et de son appréciation des *Rapports d'Itard sur le Sauvage*, en 1806 et 1807.

« Si on a le droit de s'étonner, dit-il au début de son « analyse, c'est que, trop peu appréciée, la double « relation du célèbre professeur ne figure point dans « les traités spéciaux, comme un premier chapitre « important de l'éducation des idiots[1]. »

A notre avis, il serait nécessaire d'y joindre le *Mémoire sur le mutisme produit par la lésion des facultés intellectuelles*.

2e OBSERVATION

Le Sauvage de l'Aveyron.

Jeune garçon âgé d'environ onze ou douze ans, capturé vers la fin de l'an VII, par trois chasseurs, dans les bois de la Caune, où il avait déjà été entrevu, entièrement nu, cherchant des glands et des racines pour sa nourriture.

Des indices indéniables de clairvoyance se révélaient dans les manifestations de son existence vagabonde et solitaire. La peur du danger lui avait appris à grimper aux arbres ; ce qu'il essaya de faire au moment où il fut capturé et une circonstance curieuse prouve que, pour sa nourriture, il ne prélevait pas son tribut exclusivement sur les végétaux : on lui présenta un jour un serin mort ; en un instant il le déplume, le déchire avec ses ongles, le flaire et le rejette.

Un ministre[2], protecteur des sciences, pensa que celle de la pédagogie pourrait tirer quelques lumières de cet événement.

[1] Delasiauve, *Journal de Méd. mentale*, t. V, p. 1 et suiv., 1864.
[2] M. de Champigny.

Des ordres furent donnés pour que cet enfant fût amené à Paris.

L'impression qu'il recevrait de la capitale préoccupait l'attention des témoins. Son indifférence fut absolue.

Mobile, farouche, mordant, égratignant, malpropre, affecté de tics convulsifs, se balançant à la façon de certains animaux de la ménagerie, toujours prêt à fuir, sans attention aucune, on commença par douter de sa transformation. Devant une Société savante, Pinel, qui avait été chargé de l'examiner, porta le diagnostic d'« idiotisme incurable ». Les sens étaient muets comme la sensibilité et l'intelligence. Les gestes incohérents et automatiques, l'inaptitude absolue à l'imitation attestaient l'absence d'observation et de mémoire.

Son corps portait vingt-trois cicatrices de morsures ou d'écorchures disséminées sur les membres et le corps. Ni Pinel, ni Itard, ne font mention de la physionomie et de la conformation cranienne. A en juger par le portrait dessiné de profil, l'une et l'autre auraient été régulières.

Cet enfant supportait des températures extrêmes. Il se tenait parfois, en hiver, accroupi, presque nu, sur un sol humide, exposé pendant des heures entières à un vent froid et pluvieux. Près du feu, si un charbon ardent roulait de l'âtre, il le prenait avec ses doigts et le replaçait sans précipitation sur les tisons enflammés Plus d'une fois, à la cuisine, il fut surpris enlevant avec la main des pommes de terre qui cuisaient dans l'eau bouillante, et « je puis assurer, dit le Dr Itard, qu'il avait, même en ce temps-là, un épiderme fin et velouté [1] ».

On pouvait bourrer son nez de tabac sans provoquer l'éternuement. Un coup de pistolet ne l'émouvait pas, mais il se retournait au bruit de noix ou de tout autre corps lui servant d'aliment . . . .

. . . .

. . . .

[1] Itard, *Premier compte rendu sur le Sauvage*, IIe vue, second alinéa.

Au bout de trois mois, le toucher se montra sensible à l'impression des corps chauds ou froids, unis ou raboteux ; la moindre irritation de l'odorat provoquait un éternuement, ce qui fut jugé une chose nouvelle pour lui, par la frayeur dont il fut saisi la première fois qu'il lui arriva d'éternuer; tout de suite il alla se jeter sur son lit. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Il ne supporta plus la malpropreté.

. . . .

. . . .

Les résultats acquis pour le toucher, l'odorat et le goût, ne s'étendirent pas à tous les organes. A cette époque, la vue et l'ouïe n'avaient fait aucun progrès . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

L'échec fut à peu près complet quant à la parole, même jusqu'à la fin de la vie. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

L'éducation psychique rencontra de sérieuses difficultés.

Ayant collé sur une planche trois morceaux de papier : un circulaire et rouge, le second triangulaire et bleu, le troisième carré et noir, il fut adapté des cartons mobiles de même grandeur, de même forme et de même couleur. Ces cartons enlevés, l'enfant les replaçait sans difficulté. Les couleurs furent unifiées, ensuite les figures ; les erreurs furent peu nombreuses et passagères. Les complications ayant été multipliées, l'attention se fatigua, le dégoût survint. L'enfant dispersait les cartons avec colère; on insista; les accès prirent le caractère de frénésie et même de mal caduc. La douceur ne fit qu'aggraver les accidents.

M. Itard, très embarrassé, en vint à un expédient extrême.

L'enfant étant un jour sur la plate-forme de l'Observatoire, avait été pris d'une grande terreur en s'approchant du parapet. M. Itard, au fort d'une crise, le saisit violemment, et le soulève près d'une fenêtre ouverte du quatrième étage. Pâlissant, couvert de sueur, l'élève calmé ramasse et replace ses cartons. A partir de cette secousse, la docilité fut plus grande et les symptômes nerveux ne se reproduisirent jamais.

Le sentiment de justice avait jeté quelques racines dans son âme. Dans le principe, naïf par inconscience, il prenait et ne dérobait pas. La répression transforma l'impulsion indifférente en vice. Il accomplit ses larcins en se cachant. Usant de représailles, on enlevait furtivement de sa poche ses petites provisions. Il se résigna et s'abstint.

La leçon avait-elle été comprise ?

Un jour que, pour son travail, il attendait une récompense, Itard affectant une figure sévère l'entraîne vers le cachot. Ordinairement il y entrait sans résistance. Cette fois sa révolte fut telle, qu'il mordit son maître à la main.

Néanmoins, il resta une énigme pour Itard, à cause de l'échec absolu pour toute acquisition concernant les communications verbales.

En grandissant, le Sauvage de l'Aveyron devint, par ses écarts, un embarras vis-à-vis des autres élèves. L'Administration crut prudent de le loger au dehors, impasse des Feuillants, n° 4, sous la tutelle de sa gouvernante Mme Guérin, avec laquelle il vécut jusqu'à sa mort, survenue en 1828 ; il avait environ quarante ans.

Nous sera-t-il permis d'émettre le regret que le Sauvage n'ait pas été soumis, par des tentatives méthodiques, à l'épreuve de l'enseignement collectif ? L'organisation du travail, manuel ou scolaire, à l'Etablissement National des Sourds-Muets de la rue Saint-Jacques ne permettait sans doute pas à cette époque

de tenter un essai de ce genre. Le cas du Sauvage étant jugé médical, sa présence dans les classes ou dans les ateliers aurait peut-être semblé une intrusion.

Notre regret nous paraît d'autant plus justifié, que nous connaissons l'exemple actuel d'un jeune garçon, d'environ quinze ans, muni de son certificat d'études, très gai, causant bien, commençant à jouer du violon, et se disposant à apprendre un métier avant de quitter l'établissement de Sourds-Muets dans lequel ont été faites son éducation et son instruction. Doué du sens de l'ouï, il a bénéficié de la vie commune avec des sourds-muets qui apprennent à parler. Il fut apporté à l'établissement il y a une dizaine d'années, ne parlant pas, ne marchant pas, ne paraissant ni voir ni entendre, et gâteux.

Ne serait-ce pas du reste à cette catégorie de malades que furent consacrés les efforts de l'intelligence d'Itard jusqu'à la fin de sa vie?

L'ensemble général de son œuvre semble le démontrer jusqu'à l'évidence.

Depuis 1801 il s'occupa constamment à développer le programme, l'ensemble des moyens, et la méthode de l'éducation médico-pédagogique.

Ses deux *Rapports sur le Sauvage* (1806-1807), si fortement appréciés par M. Delasiauve, en sont le point de départ.

Puis le *Mémoire sur le mutisme produit par la lésion des facultés intellectuelles*[1] y fait suite en 1824.

[1] Husson, rapport lu à l'Acad. Roy. de Méd. le 6 mai 1828.

Enfin, trois autres mémoires, devenus introuvables, traitaient de *l'Education physiologique du sens auditif chez les Sourds-Muets,* questions soumises par le Gouvernement à l'Académie Royale de Médecine en 1828. D'après le Dr Husson[1] ces mémoires représentaient le compte rendu complet des observations aussi éclairées que consciencieuses de toute la vie du Dr Itard.

Suivant les paroles du Dr Bousquet en séance publique de cette même Académie le 1er décembre 1839: « Les dates sont importantes à noter pour conserver à « M. Itard une gloire qu'on a voulu lui ravir. »

Itard était mort le 5 juillet 1838.

ESQUIROL (1772-1840)

Esquirol (Jean-Etienne-Dominique) devait être prêtre.

Il était à Saint-Sulpice quand la Révolution ferma cette maison. Obligé de retourner à Toulouse, le jeune séminariste entra comme infirmier à l'hospice de la Grave, où son assiduité au travail le fit devenir élève d'élection de Gardiel et d'Alexis Larrey.

En 1794, quand Itard entrait à l'hôpital militaire de Toulon, Esquirol, âgé de vingt-deux ans, était envoyé en qualité d'officier de santé à l'armée des Pyrénées-Orientales.

Revenu à Paris pour y continuer ses études, Esquirol devint élève de Pinel et fut l'interne de celui-ci

[1] Bousquet, « Eloge d'Itard », *Mém de l'Acad. Roy. de Méd.*, t. VIII, 1840.

pendant les six années qui précédèrent la soutenance de sa thèse ayant pour titre: *Des passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale.* Celle-ci fit sensation et fut bientôt traduite en anglais, en allemand et en italien.

Ce travail peut être considéré comme le préambule de l'œuvre capitale que le célèbre aliéniste écrivit ensuite : *Des maladies mentales considérées sous le rapport médical, hygiénique et médico-légal.* Dans cet ouvrage il consacre un chapitre à l'idiotie[1].

En 1818, Esquirol, par une étude publiée dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*[2], avait établi que le terme **Idiotie**, qui n'exprime qu'une idée médicale, doit être préféré à celui d'**Idiotisme**, réclamé par les grammairiens. Il définit l'idiotie « comme un état dans « lequel les facultés intellectuelles ne se sont jamais « manifestées ».

Il formule les conclusions concernant l'idiotie, dans son livre des *Maladies mentales*, par six propositions dont les 1re, 4e et 5e sont seules à retenir aujourd'hui.

« 1re L'Idiotie a des caractères propres qui la diffé-
« rencient des autres vésanies ;

« 4e. Les causes de l'idiotie sont toutes idiopa-
« thiques ;

« 5e. Il n'y a pas de formes de crânes propres à
« l'idiotie. »

Dans ce même ouvrage, Esquirol en appelle à l'autorité d'Itard, quand il étudie l'état sensoriel des idiots,

[1] Esquirol, *Des maladies mentales*, t. II, p. 283 à 397, Paris, 1838.
[2] *Dict. des Sciences médicales*, t. XXIII, p. 507.

en rapport avec l'idéation, et cite notamment le 2e rapport de 1807 concernant le *Sauvage de l'Aveyron.*

Esquirol mourut en 1840.

Comme pour le Dr Itard la Révolution détermina sa vocation, et l'un et l'autre furent les élèves de Larrey et de Pinel, avant de devenir les maîtres de Seguin.

§ III. — LES CONTEMPORAINS

Les noms à citer dans cette partie de notre travail sont trop nombreux pour qu'ils nous soit possible de tous les énumérer. Quelques-uns sont illustres, comme ceux de Gall et de Spurzheim qui, dans leurs doctrines, exagérèrent la puissance de l'éducation. Le dernier se fit recevoir docteur à la Faculté de Paris en 1821, avec une thèse sur *l'Anatomie du cerveau.*

Les théories de ces deux savants éveillèrent une curiosité attentive chez les aliénistes, et certains médecins qui s'intéressaient à l'idiotie. Flourens recommande cependant de distinguer essentiellement dans Gall, — « l'auteur du système de phrénologie, de l'ob-« servateur profond qui a ouvert avec génie l'étude « de l'anatomie et de la physiologie du cerveau [1] ».

Par ses doctrines toutes physiologiques, Gall annula les théories de Condillac, que l'expérience pratique d'Itard avait déjà battues en brèche. Son système de phrénologie fut, d'autre part, certainement mis à l'épreuve ; mais il n'a fourni aucun développement à la méthode de l'éducation médico-pédagogique.

[1] Flourens, *De la phrénologie et des études vraies sur le cerveau,* Paris, 1863.

Nous citerons les noms de quelques aliénistes, parmi ceux qui accordèrent aux idiots de leur service une attention particulière, seulement pour marquer dans notre pays la non-interruption des recherches à ce sujet.

Ferrus (1774-1861), promoteur de la loi sur les aliénés du 30 juillet 1838, laisse les idiots ressortir de cette loi ; mais il conseille l'emploi des exercices physiques pour le traitement de leur infirmité.

Foville (1799-1878) différencie l'idiotie de la démence, en ce que celle-ci est accidentelle, et celle-là primitive et congénitale.

Parchappe (1800-1866) dit que l'idiotie est due à une imperfection dans le développement de l'encéphale, datant de la vie intra-utérine, et que l'imbécillité au contraire est consécutive à une lésion organique développée pendant le cours de la vie. Il s'occupa beaucoup à leur sujet des questions d'assistance.

Dubois d'Amiens (1799-1873) divise les idiots en trois catégories :

1° Les idiots réduits à l'automatisme ;

2° Les idiots réduits à l'instinct ;

3° Les idiots capables de détermination raisonnée, mais d'intelligence dégradée.

Autrement dit :

1° et 2° égalent **idiots** ;

3° égale **déficients** ;

Il conclut à l'internement pour les deux premières catégories, et pour la troisième trouve suffisante la constitution d'un conseil judiciaire ; décision qui nous paraît aujourd'hui aussi insuffisante que sommaire.

Nulle part ne se trouve ni conseil, ni essai de traitement, sauf de vagues indications comme celles de Ferrus en faveur de la gymnastique. Il est donc inutile de pousser plus loin l'énumération.

Mais nous devons parler avec plus de détails de deux médecins, contemporains de Seguin, ayant eu, à des titres différents, l'occasion de sévèrement apprécier sa conduite et son caractère.

Ce sont les Drs Félix Voisin et Belhomme.

Voisin Félix (1794-1872). Ce médecin fut certainement un admirateur, et peut être même un disciple de Gall. Il prit une part active aux études pédagogiques qui intéressaient si profondément le monde médical à son époque, et rechercha les « Applications de la phy-
« siologie du cerveau à l'étude des enfants qui néces-
« sitent une éducation spéciale ».

Il pose la question sous cette forme : « Quel mode
« d'éducation faut-il adopter pour les enfants qui sor-
« tent de la ligne ordinaire et qui, par leurs particula-
« rités natives ou acquises, forment communément la
« pépinière des aliénés, des grands hommes, des
« grands scélérats et des infracteurs vulgaires de nos
« lois [1] ? ».

Afin de se documenter le plus complètement possible, il sollicita auprès de qui de droit, l'autorisation de visiter les enfants dans les prisons et dans les bagnes, comme il pouvait le faire chaque jour librement dans les hôpitaux et dans les asiles.

[1] Bourneville, « Mémoires sur l'idiotie », *Bibl. d'éduc. spéciale*, t. Ier, p. 281.

Et pour mettre ses théories et les résultats de ses observations en pratique, il ouvrit, en 1834, un **établissement orthophrénique**, où il se proposait de faire l'éducation d'enfants **mal-nés**, divisés en quatre catégories :

« 1° Enfants nés pauvres d'esprit ;

« 2° Enfants nés comme tout le monde, mais « auxquels une éducation première mal dirigée a fait « prendre une direction vicieuse ;

« 3° Enfants nés avec des caractères difficiles, or- « gueil incommensurable, passions ardentes, penchants « terribles ;

« 4° Enfants nés de parents aliénés, fatalement pré- « disposés en naissant à l'aliénation mentale ou à « toute autre affection. »

Nous n'avons pas à examiner pour quelles raisons cette tentative échoua. Quoi qu'il en soit, le Dr Voisin continua de s'intéresser aux enfants *mal-nés*, d'autant plus que, médecin à Bicêtre depuis 1831, il avait dans son service un certain nombre d'enfants idiots.

C'est à leur sujet que, devenu médecin en chef, il rédigea un mémoire : *De l'idiotie chez les enfants et de leur responsabilité morale*, lu à l'Académie royale de Médecine le 24 janvier 1843, dans lequel il s'exprime ainsi au sujet de Seguin, nommé instituteur à Bicêtre en octobre 1842 [1].

« Lorsque nous parlons des hommes qui se sont occu- « pés des idiots, nous ne pouvons pas, Messieurs, ne pas « mentionner ici avec quelque distinction, M. Seguin,

[1] Bourneville, *Bibl. d'éduc. spéciale*, t. Ier, p. 170.

« que nous avons été assez heureux, M. Ferrus et moi
« pour recommander à l'estime et à la bienveillance
« du Conseil général des hospices, et qui vient d'être
« nommé instituteur de nos enfants à Bicêtre. Doué
« d'un caractère énergique, plein de capacité, bon
« observateur, maître de son temps, il a tout ce qu'il
« faut pour travailler la matière et servir à la fois
« la science et l'humanité. Déjà en 1838 et depuis, il a
« publié le résultat de ses efforts sur un certain nombre
« d'enfants qu'il a assez heureusement modifiés. Les
« études tout à fait spéciales qu'il n'avait pas pu faire
« jusqu'alors ne vont point tarder, je l'espère, à lui deve-
« nir familières, et je ne doute pas qu'il ne soit bientôt
« en état par ses compositions psychologiques de pren-
« dre un rang distingué parmi ses contemporains. Nous
« avons d'ailleurs l'intention de publier en commun
« tous les faits que nous recueillerons dans mon ser-
« vice particulier. »

Il n'a pas été donné suite à cet engagement de publier en commun les observations intéressantes prises dans le service du Dr Voisin à Bicêtre. Du reste, les rapports entre le corps médical et l'instituteur furent tels, qu'ils durent être rompus dès la fin de la première année.

Cependant, nous insérerons à la suite de ce second chapitre deux tableaux destinés par leurs auteurs à servir de guide pour l'examen physique et psychologique d'un idiot.

Le premier a été établi par le Dr Voisin (p. 45); le second, par Seguin (p. 52).

Avant de le présenter dans son ouvrage sur le *Traitement moral de l'idiotie*, page 157, Seguin le fait

précéder d'une série de réflexions si malveillantes pour le corps médical tout entier, et le médecin-chef en particulier, qu'il est difficile d'imaginer des relations plus désagréables que celles existant entre ceux-ci et l'instituteur.

L'œuvre de SEGUIN fut publiée trois ans après son départ de Bicêtre ; sa rancune et sa malveillance sont inscrites à toutes les pages de son œuvre.

Nous n'avons trouvé son nom mentionné par M. VOISIN que dans le discours cité plus haut ; et nous verrons tout à l'heure M. BELHOMME se montrer non moins bienveillant.

BELHOMME Jacques-Etienne (1800-1880), auteur d'une thèse sur l'idiotie, soutenue en 1824. A cette date M. BELHOMME paraît absolument ignorer l'existence d'ITARD et du Sauvage de l'Aveyron.

Elève d'ESQUIROL, il adopte et développe les théories de son maître en leur donnant la priorité sur celles de PINEL.

Fidèle aux opinions d'ESQUIROL, il dit dans ses conclusions « que l'idiotie peut être traitée avec avantage, « mais non pas guérie ». Cependant, ayant été pendant plusieurs années chargé à la Salpêtrière du service des idiots, son esprit vraiment médical ne lui a pas permis de passer outre à un essai de traitement.

Arrivé à ce point de sa thèse, il paraît vouloir s'excuser comme d'une faiblesse de l'idée de ce traitement pour la discussion duquel il débute ainsi [1] : « *Quand « on dit traiter, on ne dit pas guérir, car on peut*

[1] Bourneville, *Bibl. d'éduc. spéciale*, t. Ier, p. 83.

« *traiter sans guérir ; mais si l'on traite, on désire* « *toujours soulager l'homme malade.* C'est pourquoi « je propose un traitement pour l'affection dont il « s'agit, affection qui est, dit-on, nécessairement in- « curable. » Et enfin il en arrive cependant à cette constatation : « Chargé de la division des idiots, j'ai dû « tâcher d'améliorer leur sort. Je crois qu'on peut le « faire *en les soumettant dès l'enfance à une éduca-* « *tion tout à la fois intellectuelle et médicale.* »

Il avait vingt-quatre ans ; il faut lui savoir gré d'avoir eu le courage de son opinion, et reconnaître qu'il a bien droit de prendre place parmi les promoteurs de l'éducation médico-pédagogique.

M. Belhomme fit réimprimer cette thèse en 1843 en la faisant précéder d'un avant-propos dont le ton et les revendications nous paraissent un écho de récriminations plus vives et plus acerbes, qui, probablement, causèrent à cette époque une certaine émotion dans le monde médical, mais dont aucun document officiel n'est resté.

« Il y a dix-neuf ans, dit-il[1], qu'étant à la Salpê- « trière, je fus préoccupé de cette idée qu'il était pos- « sible d'améliorer la position malheureuse des idiots « et qu'une sorte d'éducation pouvait leur être donnée.

« Je commençais par les classer en catégories, et « j'arrivais à cette conclusion que les idiots sont édu- « cables suivant leur degré d'idiotie.

« Aujourd'hui qu'on est parvenu à réaliser une par- « tie de mes prévisions, il est utile de donner une

[1] Bourneville, *Bibl. d'éduc. spéciale*, t. Ier, p. 45.

« certaine publicité aux théories que j'ai développées
« lorsque ma position a favorisé mes recherches.

« Les philanthropes qui m'ont suivi paraissent igno-
« rer le point de départ de ces importantes améliora-
« tions. Il faut leur rappeler que c'est de la Salpêtrière
« et d'Esquirol que sont parties les premières étin-
« celles qui aujourd'hui ont allumé le flambeau qui les
« éclaire.

« Plus tard, MM. Ferrus et Voisin se sont occupés
« de cette importante question de l'amélioration des
« idiots. M. Ferrus a obtenu de l'Administration des
« Hospices des réformes importantes. M. Voisin, avec
« ses idées d'orthophrénie, a fixé l'attention des
« savants sur la méthode que l'on pourrait suivre dans
« l'application des moyens de traitement et d'éduca-
« tion. Enfin, M. Seguin, élève d'Itard, qui avait ob-
« servé le Sauvage de l'Aveyron, a fait des applica-
« tions utiles à l'éducation des idiots ; mais chose re-
« marquable, les auteurs modernes semblent ignorer
« mes recherches, ils ont omis de me nommer comme
« si je pouvais porter ombrage à leur succès. A cha-
« cun ses œuvres, et l'on verra par la lecture de ce
« travail auquel j'ai ajouté des notes, les résultats de
« mes observations et des leurs, que je sais rendre
« justice aux travaux de chacun, pourvu qu'on veuille
« bien apprécier les premiers efforts que j'ai faits.

« La thèse que j'ai soutenue en 1824 a été signalée
« dans les journaux du temps, et Georget a bien
« voulu lui donner quelques louanges. De nos jours,
« le dictionnaire de M. Fabre rapporte mes observa-
« tions ; il n'y a que ceux qui paraissent intéressés à

« se placer les premiers dans ces découvertes qui sem-
« blent ignorer que j'en suis l'auteur. »

Nous avons donné *in extenso* cette introduction parce que dans le ton des dernières lignes vibre l'écho d'une corde dont la résonance sert d'accompagnement à toute l'œuvre de SEGUIN. Pas plus pour celui-ci du reste que pour BELHOMME, les travaux du D[r] ITARD ne furent que des prolégomènes.

Mais le jeune médecin, absorbé par ses études à la Salpêtrière, sous la direction d'un maître tel qu'ESQUIROL, pouvait ignorer en 1824 la valeur des recherches en cours rue Saint-Jacques. Dans ces conditions son idée de « traitement par une éducation intellectuelle et médicale » lui permet de revendiquer une certaine priorité et l'aigreur de sa réclamation se trouve de ce fait atténuée ou tout au moins expliquée.

Dans cette réimpression, en 1843, les notes qu'il a ajoutées dans le cours de l'ouvrage prouvent du reste sa bonne foi et son désir de la justice. Voilà en quels termes il y parle de l'instituteur de Bicêtre.

« Voyons maintenant les services rendus par
« M. SEGUIN à la classe des idiots.

« Ici des faits et des résultats. M. SEGUIN n'est pas
« médecin, mais c'est un homme intelligent qui a
« étudié et compris ce qu'est un idiot : un être inat-
« tentif.

« . . . .
« . . . .
« . . . .

« Dans une visite que j'ai faite à Bicêtre, dans ces
« ces derniers temps, j'ai vu des idiots manœuvrer

« devant moi suivant la méthode de M. SEGUIN et j'ai « admiré ses procédés et quelques-uns de ses succès.
« . . . .
« . . . . Toujours est-il que les « philanthropes ne peuvent qu'encourager les soins attentifs de M. SEGUIN et la bonne direction médicale « de MM. VOISIN et LEURET. »

BELHOMME laisse à SEGUIN, seul, le mérite et le bénéfice de son succès, mais il persiste à ignorer les travaux d'ITARD.

Les réclamations de M. BELHOMME au sujet de la priorité à laquelle il pensait avoir droit semblent d'abord, trois ans après, avoir été prises en considération par SEGUIN, lors de la publication de son livre. Mais, quelques lignes plus loin, la rancune de celui-ci ne tarde pas à reprendre le dessus et à se donner carrière.

Voici d'abord comment il parle de M. BELHOMME, page 24. — « Quand M. BELHOMME demande pour son « premier travail, qui date de 1824, une mention qui « rappelle ses vœux et ses espérances en faveur des « idiots, il ne fait que demeurer dans son droit ; et « si je les avais connus plus tôt que 1843, je les eusse « mentionnés comme ils méritent de l'être dans mes « écrits antérieurs à cette époque. » . . . . . .

Puis dans la même page, sans nommer BELHOMME, faisant allusion au début de la discussion du traitement dans la thèse de celui-ci, il dit : « Il y a tout à « faire, disaient les uns ; il n'y a rien à faire, disaient « les autres ; on peut les rendre à la société, disait « l'un ; *on peut les soigner, mais non les guérir*, ré-

« pondait l'autre, sans s'apercevoir que ce mot, en le « supposant vrai, serait l'acte d'accusation le plus ac- « cablant pour le corps médical. Soigner sans guérir, « sans chance de guérison ni d'amélioration, soigner « pour.... je m'arrête, ce serait odieux. » — Généreux scrupules ! Il n'y avait qu'à citer la phrase entière : « Mais si l'on traite, on désire toujours soulager « l'homme malade. » Et tout le monde aurait compris et approuvé.

Cet acte de bonne foi n'aurait pas permis à SEGUIN, page 460, de nommer BELHOMME, après avoir fait les réflexions ci-après : « Tous les jours je vois de « pauvres idiots de huit, dix, douze, quinze ans « auxquels elle (la médecine) met un cautère tous les « printemps ; d'autres auxquels elle met mensuelle- « ment des sangsues, les laissant (?) dévorer la « nourriture de deux hommes, et elle fait bien : l'excès « de nourriture nourrit les sangsues, et les sangsues « engraissent le docteur. Je ne mentionne que pour « mémoire les poudres, les élixirs, les sternutatoires, « les bains de mer ; je salue en passant l'inévitable « somnambule et JE DIS : 1° que tous ces remèdes sont, « *selon la malheureuse expression de* M. BELHOMME, « *des moyens de traiter les idiots, mais non de* « *guérir*. »

Il est vrai que SEGUIN aurait ainsi perdu la satisfaction de préciser la responsabilité du jeune médecin, telle qu'il tient à la faire ressortir par la citation tronquée, et renouvelée, de la page 24 ; en revanche son œuvre aurait eu l'avantage de compter une phrase amphigourique de moins.

Docteur Félix VOISIN

Analyse psychologique de l'entendement humain chez les idiots.

Examen de leur état instinctif, moral, intellectuel et perceptif.

Nom et âge du sujet?
Son tempérament, ses habitudes extérieures?
Appréciation de la vie organique?

Faculté de conservation et de reproduction.

Penchants.

Besoin instinctif d'alimentation :

L'enfant a-t-il un appétit vorace? Mange-t-il comme tout le monde ou dévore-t-il ses aliments comme un animal? Mange-t-il ses ongles, du bois, de la terre, des ordures, etc., etc.

Erotisme :

L'enfant présente-t-il des dispositions à l'érotisme? Les manifestations qu'on observe tiennent-elles à des habitudes vicieuses qu'il aurait contractées dès l'enfance?

Attachement, amitié :

L'enfant a-t-il un caractère affectueux? A-t-il, au contraire, des tendances à vivre solitaire?

Puissance, réaction, courage :

Quelles sont les dispositions de l'enfant à cet égard? Est-il querelleur, hargneux, difficile à vivre? Est-il, au contraire, pacifique, timide ou peureux?

Instinct à détruire :

L'enfant est-il violent? A-t-il des dispositions à casser, briser, déchirer, brûler les objets? Se montre-t-il cruel avec ses camarades? Le voit-on tourmenter les animaux? Se montre-t-il sous des dehors tout à fait différents?

Instinct de ruse :

L'enfant est-il hypocrite, menteur? A-t-il de l'argutie? Cherche-t-il le subterfuge? Est-il, au contraire, trop simple, trop candide, trop franc?

Désir d'avoir, convoitise, égoïsme :

L'enfant a-t-il des dispositions au vol, et même à s'emparer aveuglément de tout ce qui peut lui tomber sous la main? Fait-il des collections? Ou bien ne se montre-t-il que trop désintéressé en toutes choses?

Dextérité, habileté manuelle, disposition à construire, tailler, modeler :

L'enfant a-t-il des dispositions pour les arts mécaniques? Est-il habile, adroit et prompt dans ses évolutions, ou n'est-on pas, à chaque instant, témoin de sa maladresse?

Sentiments moraux.

Estime de soi, orgueil :

L'enfant a-t-il bonne opinion de lui-même? a-t-il l'amour de la domination, le désir de la puissance? se fait-il remarquer par de la présomption, de l'insolence, du mépris? (Il n'est pas besoin de dire qu'il faut ici, comme ailleurs, savoir s'il ne présente pas le contre-pied de ces dispositions.)

Vanité, désir de plaire :

L'enfant aime-t-il les flatteries, les compliments?

Recherche-t-il la parure et à se faire remarquer, même par de mauvais moyens? Est-il, au contraire, tout à fait insensible à l'approbation de ses semblables?

Prudence, circonspection :

L'enfant a-t-il de l'incertitude, de l'inquiétude et de l'irrésolution dans la tête? N'a-t-il pas une teinte de mélancolie dans son caractère ou bien agit-il dans toutes circonstances comme un étourdi?

Bonté, charité, bienveillance :

L'enfant se fait-il remarquer par sa douceur ou sa méchanceté? Le voit-on s'attendrir avec facilité? montre-t-il de la compassion, est-il généreux, expansif, etc.?

Volonté, persévérance, fermeté :

L'enfant montre-t-il, dans sa conduite habituelle, de l'opiniâtreté, de l'obstination, de l'entêtement? A-t-il l'esprit séditieux? A-t-il, au contraire, le caractère inconstant, changeant, variable, incertain?

Sentiments de respect et de vénération :

L'enfant a-t-il en lui le sentiment de vénération? Est-il religieux? Est-il respectueux envers ses parents ou ses professeurs? Montre-t-il, en un mot, de la vénération pour toutes les supériorités réelles ou n'a-t-il de culte que pour lui?

Sentiment du juste et de l'injuste, conscience, justice :

L'enfant désire-t-il et cherche-t-il la vérité? Se révolte-t-il contre l'iniquité? S'exagère-t-il ses torts? La conscience, au contraire, est-elle muette dans sa constitution? néglige-t-il ses devoirs?

Sentiments d'espérance :

L'enfant a-t-il l'esprit aventureux? Forme-t-il incessamment des projets chimériqees? Voit-il tout en beau? Vit-il, au contraire, dans le découragement et sans foi dans l'avenir?

Sentiment du merveilleux :

L'enfant a-t-il de la disposition à saisir en toute chose le côté merveilleux, étonnant, miraculeux et surnaturel? Ce sentiment laisse-t-il, au contraire, par sa faiblesse et son inactivité ce même enfant exclusivement et grossièrement absorbé dans les phénomènes du concret et du monde matériel?

Imagination, idéalité, sentiment poétique :

L'enfant se fait-il remarquer par de la vivacité, de l'enthousiasme? Ou voit-il froidement, tristement et sans prisme tous les objets extérieurs?

Esprit de saillie, gaîté :

L'enfant a-t-il une humeur gaie? A-t-il de la tendance à saisir le côté plaisant des choses? Cherche-t-il à faire rire? Est-il railleur, ironique? A-t-il, au contraire, le caractère sérieux?

Sentiments d'imitation :

L'enfant a-t-il de l'inclination à imiter ce qu'il voit faire autour de lui? N'a-t-il aucune tendance, au contraire, à répéter les actes dont il est le témoin à s'harmoniser par cela même avec ses semblables?

Sens extérieurs.

Vue :

Y a-t-il du strabisme? Y a-t-il rotation spasmodique du globe oculaire dans l'orbite? L'enfant est-il affecté de myopie, de presbytie? La cécité ferme le monde à l'idiot et le rend incurable.

Goût :

Le goût est-il dépravé? Montre-t-il des préférences pour les saveurs fortes ou douces, aigres ou sucrées, suaves ou nauséabondes?

Toucher :

Notion du froid et du chaud, du sec et de l'humide, du doux et du rude, etc.? On connaît l'importance de ce sens vérificateur pour la connaissance des objets extérieurs?

Audition :

Le sens de l'ouïe mérite particulièrement de fixer l'attention. C'est le sens qui peut remuer le plus profondément l'âme humaine; s'il y a surdité, l'idiotie n'offre pas la moindre espérance d'amélioration.

L'activité dont ce sens jouit chez les sauvages prouve tout le parti qu'on en pourrait tirer dans l'éducation des idiots.

Education des sens.

Je me propose d'entrer, à ce sujet, dans quelques détails avec notre instituteur[1]. On ne saurait croire combien il y a à faire sous ce rapport dans notre éducation publique et particulière. Dans les jeux de la première enfance on trouverait, en les organisant, bien des ressources précieuses. Les philanthropes du xviiie siècle avaient déjà fixé l'attention sur ce point, mais il faut y revenir aujourd'hui.

Mouvements volontaires :

Station.
Marche.
Course.
Saut.
Jet.

[1] Edouard Seguin.

Mouvements involontaires :

L'enfant se balance-t-il d'un côté à l'autre ou d'avant en arrière? Est-il affecté de la danse de Saint-Guy (chorée) ou de quelque autre tic ou mouvement nerveux?

Conformation des organes de la parole :

Parle-t-il? Quels sont les vices de la voix ou de la parole?

Sommeil :

Le sommeil est-il profond et réparateur. Est-il léger? l'enfant se réveille-t-il en sursaut, a-t-il souvent des rêves ou des cauchemars?

Facultés de perception.

Aptitudes à l'éducation :

L'enfant prend-il aisément connaissance des objets extérieurs et de leur existence individuelle? Connaît-il ses lettres? Sait-il épeler? Sait-il lire? Sait-il écrire?

Faculté du dessin :

L'enfant présente-t-il quelques dispositions sous ce point de vue? Saisit-il bien la forme des objets?

Faculté d'étendue :

L'enfant présente-t-il, sous ce rapport, quelques-unes des dispositions saillantes que l'on remarque chez les géomètres, les architectes et les entrepreneurs?

Faculté du coloris :

L'enfant aperçoit-il les rapports des couleurs entre elles? Est-il sensible à leur harmonie et à leur inharmonie?

Localité :

L'enfant aime-t-il à se déplacer, à changer de localité? Garde-t-il la mémoire des lieux qu'il a visités ?

Calcul :

Quels sont, sous ce rapport, les aptitudes de l'enfant?

Ordre :

L'enfant se fait-il remarquer par la force ou par la faiblesse de cette faculté ?

Mémoire des faits :

Examiner quelle est son activité chez l'enfant.

Musique :

Quelles sont ses dispositions ?

Langage et mémoire des mots :

Etudier également, à ce sujet, les perfections ou les imperfections de la nature.

Facultés intellectuelles.

Ces facultés se composent de la comparaison et de la causalité ; elles sont ordinairement faibles chez les idiots ; tout le succès de l'éducation qu'on peut donner à ces malheureux dépend particulièrement du développement que l'on fait acquérir à ces deux attributs supérieurs de l'âme humaine.

Pour prendre le langage habituel de l'école, ce serait ici le lieu de multiplier les questions relatives au degré d'attention dont chaque enfant est susceptible, savoir, par exemple, s'il lui est possible d'embrasser plusieurs objets à la fois, et s'il peut surtout s'élever jusqu'à la notion des phénomènes qui sont abstraits et concrets, etc., etc.

On croit devoir retrancher tous ces détails du cadre général dans l'intention où l'on est de les consigner avec le plus grand soin dans la biographie de chacun des idiots.

Etiologie.

Y a-t-il des transmissions héréditaires? L'enfant a-t-il eu des convulsions dans les premiers temps de sa vie? A-t-il eu à cette même époque de l'existence des inflammations du cerveau et de ses membranes? N'aurait-il point fait de chute? Ne serait-il pas possible qu'il ait été conçu dans l'ivresse ou dans l'orgie? Les habitudes de la masturbation ne l'auraient-elles point énervé, et n'auraient-elles point porté une atteinte profonde et radicale aux pouvoirs les plus élevés de sa constitution?

On croit devoir donner, pour compléter les observations sur l'idiotie, la mesure des principaux diamètres des têtes des malheureux enfants, et indiquer également les configurations étranges ou extraordinaires qu'elles pourront présenter.

Edouard SEGUIN

Cadre monographique de l'idiotie.

§ I

Age
Sexe
Tempérament
Santé
Maladies, infirmités accessoires
Configuration détaillée du crâne
Rapport proportionnel du crâne et de la face
Inégalité des deux côtés du crâne et de la face
Cheveux, peau
Rapport proportionnel du tronc et des membres
Inégalités des deux côtés du tronc et des membres

Habitude générale du corps
Habitude de la tête
Habitude du tronc
Habitude des membres inférieurs
Habitude des membres supérieurs
Habitude du poignet, de la main, des doigts
Configuration des organes de la parole et ses rapports possibles avec le développement des organes de la génération, dentition
Configuration thoracique
Etat de la colonne vertébrale
Etat de l'abdomen

§ II

De l'activité générale et applicable.
Etat apparent du système nerveux.
De l'irritabilité générale du système nerveux.
De l'irritabilité spéciale de certains appareils nerveux.
Des pleurs, des cris, chants, bourdonnements, etc.
Du changement que certains irritants comme le froid, la chaleur, l'électricité, les odeurs, etc., impriment à l'irritabilité générale ou spéciale.
Etat probable du cerveau.
Etat probable de la moelle épinière.
Etat probable des nerfs organiques.
Etat probable des nerfs sensitifs.
Etat probable des nerfs moteurs.
Différence d'action entre les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs.
Inégalité d'action des nerfs moteurs et sensitifs des deux côtés du corps.
Des appareils musculaires, des rétractions musculaires, et de l'état des sphincters en particulier.
Des mouvements musculaires.
Des mouvements volontaires.
Des mouvements automatiques qui dépendent de l'état du grand sympathique.

Des mouvements automatiques qui dépendent de l'état des organes centraux.

Des mouvements spasmodiques, du balancement.

Des mouvements coordonnés, ou désordonnés.

Des flexions articulaires volontaires.

De la locomotion.

De la station couché, assis, debout.

De la marche, de monter, de descendre.

De la course.

Du saut.

De la préhension des corps.

Du jet des corps.

De la réception des corps.

Du lancement des corps.

De s'habiller, manger seul, etc.

Du tact.

Du goût.

De l'odorat.

Du regard.

De l'audition.

De l'érectibilité.

De la voix, des voix anormales.

De la parole.

Des fonctions assimilatrices.

Des appétits désordonnés.

De la préhension des aliments.

De la mastication.

De la déglutition.

De la digestion.

Des déjections alvines et urinaires, volontaires ou involontaires; des excrétions, salive, mucus nasal, larmes, humeur sébacée, sueurs, transpiration.

Du pouls.

De la respiration.

Du sommeil.

§ III. — Etat psychologique.

De l'attention.
De la perception sensorielle.
De la perception intellectuelle.
De la comparaison.
Du jugement.
De la réflexion.
De la déduction.
De la combinaison.
De l'invention.

Et jusqu'à quel point ces opérations intellectuelles, quand elles existent, s'appliquent-elles aux phénomènes concrets, mixtes, c'est-à-dire, concrets et abstraits, ou purement abstraits, et aux idées de l'ordre moral?

Les notions des propriétés physiques des corps, comme la couleur, la forme, la dimension, l'agencement des parties pour former un tout, sont-elles perçues?

Les idées générales de temps, d'espace, de mesures conventionnelles, de valeur relative intrinsèque ou arbitraire, sont-elles comprises et sont-elles appliquées à la vie réelle?

Les connaissances vulgaires, telles que lettres, lecture, écriture, dessin, calcul, ont-elles ou non été données au sujet, et peuvent-elles l'être dans son état présent?

L'aptitude à la musique et au calcul, le goût du chant, ou le besoin irrésistible de chanter, se sont-ils naturellement produits?

Des mémoires diverses.
De la prévision, de la prévoyance.

§ IV. — Etat instinctif et moral.

De l'instinct de conservation personnelle.

Des instincts, d'ordre, de rangement, de conservation ou de destruction des choses.

De l'agressivité, de la cruauté.

De l'instinct d'assimilation, de possession.

L'enfant est-il obéissant ou révolté, respectueux ou moqueur, affectueux ou antipathique, câlin ou caressant, reconnaissant, jaloux, gai ou triste, orgueilleux, vaniteux ou indifférent, courageux ou peureux, timide ou osé, circonspect ou étourdi, crédule ou défiant, joueur et imitateur?

L'enfant a-t il le sentiment du bien et du mal abstraits, ou seulement par rapport à un petit nombre d'actes qui lui sont relatifs?

L'enfant est-il spontané? a-t-il la volonté active? cette volonté qui est la cause initiale de tous les actes humains ayant un effet intellectuel ou social.

L'enfant a-t-il seulement la volonté négative, qui est toute entière au service des instincts, et proteste avec une suprême énergie contre toute volonté étrangère, tendant à faire pénétrer l'idiot dans l'ordre des phénomènes sociaux ou abstraits?

Enfin, jusqu'à quel point, l'idiot est-il idiot, *solitarius*, seul, en d'autres termes, sous quel rapport et dans quelle limite l'idiot a-t-il franchi la limite de son *moi*, pour entrer en communication physique, instinctive, intellectuelle et morale avec les phénomènes qui l'entourent?

§ V. — Etiologie.

Origines du père et de la mère.

Leurs constitutions.

Maladies héréditaires.

Pays où le sujet a été conçu, porté, enfanté, allaité.

Causes possibles de l'idiotie.

Circonstances notables de la conception.

Circonstances notables de la gestation.

Circonstances notables de la parturition.

Circonstances notables de l'allaitement.

Maladies graves de l'enfant pendant le premier âge.

Infirmités et maladies du premier âge, ou antérieures à l'idiotie.

Croissance, décroissance, ou permanence de l'état de l'enfant depuis sa naissance jusqu'au moment de l'observation.

Les deux études sont l'une et l'autre hors de proportion avec l'objet « l'idiot ».

Dans un ouvrage didactique, ils devraient cependant être soumis au jugement de l'étudiant, parce qu'ils ont chacun leur enseignement particulier.

Le plan du Dr Voisin pèche par excès d'analyse psychologique ; il rappelle la préoccupation du début de sa carrière, d'atteindre par l'éducation tous les « mal-nés » — « formant communément la pépinière « des aliénés, des grands hommes, des grands scélérats « et des infracteurs vulgaires de nos lois[1] », pour lesquels il réclame des asiles-écoles.

De plus, aliéniste de profession, M. Voisin, par le ton général de son analyse, conserve à l'idiot la place que la coutume lui assigne dans les services d'aliénés, coutume si difficile à faire disparaître dans le pays d'Itard et de Bourneville, contre laquelle Seguin ne cesse de protester.

Le cadre monographique de celui-ci possède sur l'analyse psychologique du Dr Voisin une supériorité incontestable au sujet particulier de l'idiotie ; suivant ce que dit Belhomme, il est facile de constater « que « M. Seguin est un homme intelligent, qui a étudié et « compris ce qu'est un idiot[2] ».

L'initiation médicale a mis à l'ensemble de son travail un cachet indélébile ; les facultés d'intelligence, d'observation, de méthode et de précision particulières à Seguin ont fait le reste, et affirment son autorité en la matière.

[1] Bourneville, *Mémoires sur l'idiotie*, p. 281.
[2] Bourneville, *Mémoires sur l'idiotie*, p. 85.

CHAPITRE III

ÉDOUARD SEGUIN (1812-1880)

Edouard SEGUIN est né en 1812 à Clamecy, dans le département de la Nièvre. Son père était médecin, et ses ancêtres, pendant plusieurs générations, s'étaient distingués comme tels dans le Nivernais.

Il est mort à New-York, en octobre 1880, citoyen américain.

Son nom et sa méthode étaient déjà connus en Amérique à son arrivée dans ce pays ; ils ne furent rappelés au souvenir de ses compatriotes d'origine que par les travaux du Dr BOURNEVILLE, parce que, dans l'organisation des services de Bicêtre pour les enfants idiots et épileptiques, ce médecin appliqua les théories et la méthode d'ITARD, perfectionnées par SEGUIN, qu'il fait pratiquement toujours bénéficier du succès de l'éducation médico-pédagogique. En France, les noms de SEGUIN et de BOURNEVILLE sont donc à ce sujet désormais liés, comme l'action l'est à la pensée.

SEGUIN fit ses études au collège d'Auxerre, et les termina au lycée Saint-Louis, à Paris.

A quoi se destinait SEGUIN au sortir du lycée ? Comment devint-il le disciple d'ITARD ?

Aucun renseignement ne nous permet de répondre de façon précise. Nous est-il permis de supposer que ce fils de médecin, recommandé au Dr Itard, trouva pour son intelligence et ses efforts, sous l'influence et les conseils du célèbre médecin des sourds-muets, la direction maîtresse qui fit de lui un instituteur de génie.

Mais il est peu probable que Seguin ait connu le Sauvage de l'Aveyron, puisqu'il n'avait que seize ans quand celui-ci mourut en 1828. Il ne semble pas non plus qu'il fut à Paris dans le dessein d'étudier la médecine ; car il ne prit sa première, et, semble-t-il, son unique inscription à la Faculté, que le 20 février 1843[1].

Voici comment Seguin reconnaît avoir reçu l'enseignement et les encouragements d'Itard, dans l'Avant-Propos de son principal ouvrage, publié en 1846, dans lequel se trouve colligé tout ce qu'il avait écrit précédemment, soit seul, soit en collaboration, sur le « Traitement moral, hygiène et éducation des idiots et « des autres enfants arriérés, retardés dans leur déve-« loppement, agités de mouvements involontaires, « débiles, muets non-sourds, bègues, etc. ».

« [2] Je n'hésite pas à avouer que je ne suis ni le « seul, ni le premier qui me suis occupé de la question
« . . . .
« . . . . Il ne m'eût pas été difficile « d'en taire les antécédents scientifiques et de me

[1] Note due à la complaisance du Dr Brouardel; Bourneville, préf. du IIIe vol de la *Bibl. d'éduc. spéciale.*

[2] Avant-Propos, p. 2, vol. III *bis* de la *Bibl. d'éduc. spéciale* « Traitement moral, etc. ».

« mettre au premier rang ; mais cela ne convenait ni
« à ma conscience, ni à la reconnaissance que je pro-
« fesse pour Itard, mon illustre maître, le premier
« qui ait traité méthodiquement un idiot ; il me l'eût
« été moins encore de faire endosser, comme un billet
« de complaisance, mes travaux théoriques et pra-
« tiques, par un de ces banquiers de la médecine
« officielle, qui escomptent leur signature à gros
« intérêts ; je n'ai point voulu pactiser avec ses
« habiles de la science . . . .
« . . . .
« . . . .
« . . . .
« . . . Les travaux d'Itard remontent à 1801. Quand
« ce savant me connut, il daigna me dire que je con-
« tinuerais dignement son œuvre . . . .
« . . . .
« . . . . **Ma** *méthode n'est pas la méthode d'Itard,*
« *il s'en faut du tout au tout* . . . .
« . . . . . . ce n'est pas une raison pour lui ôter
« la part d'estime et d'admiration qui lui revient dans
« l'œuvre qu'il a su **ME** préparer et **m**'inspirer. Trop
« de gens aujourd'hui, embusqués dans des positions
« élevées, ne tiennent pas à honneur de me distinguer
« d'eux, par une loyauté sans laquelle le talent est bien
« peu de chose et l'habileté rien. »

Ces lignes, dont les dernières n'ont aucun sens, donnent une impression d'orgueilleuse amertume, qui se retrouve dans tous les écrits de Seguin. Elles méritent d'attirer notre attention pour nous rappeler des paroles que le Dr Bousquet prononça en séance de l'Aca-

démie royale de Médecine, un an après la mort d'Itard, et que nous avons citées précédemment : — « Les dates sont importantes à noter pour con-« server au Dr Itard une gloire qu'on a voulu lui ravir. »

C'est en 1838, l'année même de la mort d'Itard, que fut publiée une plaquette de 14 pages, signée : Esquirol et Seguin. Celui-ci, toujours dans son principal ouvrage, page 21, nous renseigne ainsi lui-même à ce sujet : « Quand Esquirol dit : L'idiotie « n'est pas une maladie, etc., etc... c'est qu'il n'était « pas en mesure de dire : L'idiotie est... telle chose, « croyez-le bien. Pour moi qui ai eu l'honneur de « traiter un idiot sous sa direction, je puis restituer à « cette phrase, qui n'est qu'habile, son véritable « caractère. En effet M. Esquirol me disait souvent « qu'il ne s'était jamais occupé des idiots ; et, que s'il « avait consenti à diriger mon travail, c'était pour « ajouter auprès des parents de mon élève, l'autorité « de son nom, à mon expérience un peu jeune d'as-« pect alors. »

A cette époque en effet (1838), Seguin n'avait que vingt-six ans. Itard venait de mourir, ayant depuis peu de temps cessé de s'occuper des études poursuivies systématiquement pendant toute sa vie. Les recherches et les résultats qu'il avait obtenus sont consignés d'abord dans les *Mémoires sur l'éducation du Sauvage*, de 1806 et de 1807, qui forment comme le premier chapitre de l'œuvre de toute sa vie, les derniers étant représentés par le *Mémoire sur le mutisme produit par la lésion des fonctions intellec-*

tuelles, et par les trois Mémoires disparus sur l'*Education du sens auditif chez les sourds-muets.*

Qu'est-ce que la *lésion des fonctions intellectuelles*, sinon l'*idiotie*, et à quelle source SEGUIN, à vingt-six ans, avait-il puisé une expérience lui permettant en dix-huit mois de mériter le certificat ci-dessous ?

Nous soussignés, nous plaisons à reconnaître que M. Edouard Seguin, né à Clamecy, a commencé avec le plus grand succès l'éducation d'un enfant presque muet et semblable à un idiot à cause du peu de développement de ses facultés intellectuelles et morales. En *dix-huit mois*, M. Seguin a appris à son élève à se servir de ses sens, à se souvenir, à comparer, à parler, à écrire, à compter, etc.....

Cette éducation a été faite par M. Seguin, *d'après la méthode de feu le Dr Itard*, dont il avait reçu les inspirations. Par le caractère de son esprit, par l'étendue de ses connaissances, M Seguin est capable de donner à ce système d'éducation toute l'extension désirable.

Paris, ce 18 août 1839.

Signé, ESQUIROL et GUERSANT père.

Le mérite de SEGUIN comme instituteur ne saurait être mis en doute, et logiquement, nous admettons que sa technique d'enseignement alla toujours en progressant. Mais comment ose-t-il écrire, moins de dix ans après la mort de son illustre maître : « Ma méthode n'est pas la méthode d'ITARD, il s'en faut du « tout au tout », quand, au lendemain des funérailles, il obtenait d'ESQUIROL le certificat cité plus haut, pour un travail entrepris six mois avant la mort du médecin des sourds-muets?

« En 1838, dit le Dr Wahl[1], un instituteur alors « inconnu, Seguin, qu'Itard et Esquirol avaient « chargé de l'éducation d'un jeune idiot, publia un « opuscule intitulé : *Résumé de ce que nous avons « fait pendant quatorze mois*, par Esquirol et Seguin. « Cette œuvre est la première que le distingué édu- « cateur fit paraître sur la pédagogie des idiots. Esprit « très ouvert, mais très orgueilleux, jaloux de son « indépendance, Seguin avait déjà dans ce premier « travail, négligé de citer Itard, comme plus tard, il « oublia son maître Esquirol.

« Pédagogue de premier ordre, mais ignorant la phi- « losophie, Seguin est supérieur comme praticien, « mais il est d'une faiblesse désespérante dans la dis- « cussion. Après avoir publié, en 1841, un *Traité « théorique et pratique de l'éducation des idiots*, il « fut chargé en, 1842, de la direction spéciale à l'hos- « pice de Bicêtre. Son caractère le fit détester de tous « dans la maison, et, dès 1843, il quittait l'Administra- « tion et fondait, rue Pigalle, un établissement privé « pour l'éducation des arriérés. En 1846, il fit paraître « son ouvrage le plus important intitulé : *Traitement « moral, hygiène, etc., etc.* En 1850, Seguin qui « n'avait eu que des déboires en France, passa en « Amérique où il perfectionna sa méthode. »

Comme nous l'avons déjà dit, tout ce que Seguin avait écrit et publié antérieurement est intégralement contenu dans le livre cité par le Dr Wahl, et qui fut réédité par M. Bourneville, en 1906.

[1] *France médicale*, avril 1913 : les Débuts de l'assistance aux enfants anormaux, Dr Wahl, médecin-chef des Asiles.

Ce fils de médecin, dont l'initiation pédagogique a été d'inspiration médicale, se montre, dès les premières pages de son livre, uniquement préoccupé de s'approprier les résultats du travail de celui qui fut son maître. En outre, aucune personnalité médicale n'y est épargnée, et il n'a que des paroles malveillantes pour ceux qui, vis-à-vis de ses élèves, par la nature de leurs études et les devoirs de leur corporation étaient ses chefs, ses émules et ses collègues : les médecins.

L'ouvrage se compose d'un Avant-Propos et de cinq parties, dont l'ensemble, d'un pédantisme fatigant, est de lecture difficile.

La *première partie* est une discussion pseudo-scientifique n'offrant pas un grand intérêt (161 pages).

La *seconde partie* traite de l'hygiène sans rien présenter d'original au point de vue de l'idiotie, qui, en somme, relève de l'hygiène générale (167 pages).

Enfin, dans la *troisième partie*, SEGUIN aborde le sujet de l'éducation, et, quoique toujours diffus, devient intéressant (153 pages).

« J'affirme dit-il dès le début, que le nombre des
« idiots incapables de profiter de ma méthode est infi-
« niment petit, et que je n'en ai pas trouvé plus de
« 2 pour 100, avec lesquels les moyens d'action qui
« ont été mis à ma disposition n'aient pas eu des
« résultats plus ou moins satisfaisants. »

Il s'agit bien entendu, dans la pensée de SEGUIN, des idiots vrais ; c'est-à-dire des individus atteints congénitalement, de ceux ne devant pas présenter de lésion type, de ceux constituant en général les échelons les

plus bas dans l'anomalie intellectuelle; « des déficients atrophiques » de Raoul DUPUY.

C'est pour eux surtout, et pour les autres déficients par surcroît, que SEGUIN établit systématiquement l'ordre dans lequel il faut procéder pour faire l'éducation d'un idiot.

Après avoir passé en revue tout ce qui intéresse l'éducation des muscles et des sens, il démontre que *le dessin* est le point de départ de l'instruction pour conduire simultanément à l'écriture et à la lecture.

Comme il s'agit en réalité du maniement de lignes droites, au lieu de *dessin*, nous pensons qu'il vaut mieux actuellement dire *géométrie*, ce qui a l'avantage de ramener à la classification d'Aug. COMTE le début rationel de l'instruction.

A ce propos, SEGUIN raconte, page 319, une anecdote indiquant comment il procéda, sous la direction du Dr ITARD, pour rechercher et élaborer les moyens pédagogiques susceptibles de donner les meilleurs et les plus prompts résultats. — « Arrivés à ce point de la « question, nous avons été arrêtés bien longtemps, « M. ITARD et moi. Les lignes étant connues, il s'agis- « sait de faire tracer à l'enfant des figures régulières, « en commençant bien entendu par la plus simple, « M. ITARD m'avait conseillé de commencer par le « carré; et j'ai suivi ce conseil pendant trois mois sans « réussir à me faire comprendre. . . . .
« . . . . quatre heures par jour furent en « vain consumées à cet exercice, et, s'il n'a pas « été complètement infructueux, c'est qu'il m'a forcé « d'étudier l'importante question de la génération des

« des lignes. . . . .
« . . . . . Il résulte de cette expérience que le
« triangle est une figure plus simple et plus facile à
« exécuter pour un idiot que le carré. . . . . . .
« Il y a plus de chance pour que trois lignes réunies
« par hasard forment un triangle en se touchant par
« toutes leurs extrémités, que quatre pour former un
« carré, parce que celles-ci, même quand elles sont
« égales entre elles, peuvent se rejoindre en un grand
« nombre de directions différentes avant de former un
« carré parfait. »

Le caractère d'observateur consciencieux du Dr Itard devait se retrouver, sans nul doute, dans les expériences entreprises d'après ses conseils sous forme de surveillance active; ici, le *moi* de M. Seguin paraît envahissant, après le *nous* de l'association du début.

Notre travail ne comporte pas l'analyse détaillée de ce système, dont la valeur est vérifiée à l'heure actuelle par une expérience, non seulement mondiale, mais encore séculaire, puisque nous en revendiquons l'origine médicale comme étant l'œuvre du Dr Itard. Nous ferons seulement remarquer que la gymnastique, préconisée ensuite par Ferrus, est à la base du système sous la dénomination d'*Education musculaire*. En effet, ne fallut-il pas apprendre au Sauvage de l'Aveyron à rythmer ses mouvements, à se servir de ses mains, non seulement pour se vêtir, mais encore pour écrire et éveiller les sensations tactiles; même ne fallut-il pas faire l'éducation de chacun de ses sens. De plus, quand Itard mourut, Seguin pouvait, en dix-huit mois « apprendre à un idiot à se servir de ses sens, à

« se souvenir, à comparer, à parler, à écrire, à « compter, etc., etc. »

Dans la quatrième partie, SEGUIN a réuni une série d'observations intéressantes, mais trop exclusivement personnelles pour avoir une autorité scientifique.

Enfin, sous la rubrique *Traitement moral*, SEGUIN termine son travail de cinq cent seize pages en parachevant la question éducative au point de vue autorité et discipline, question d'ordre général comme celle concernant l'hygiène; nous ne nous y arrêterons pas.

Appréciant SEGUIN et son œuvre, le Dr THULIÉ dit : « Edouard SEGUIN est l'homme qui, par sa ténacité, « fit entrer dans les habitudes sociales et triompher « la pédagogie pathologique dont ITARD et VOISIN « étaient les réels inventeurs[1]. Ecœuré par ses dé- « boires à Paris, il s'expatria pour devenir citoyen « américain ; il était, certes, plus connu dans le Nou- « veau-Monde que dans sa propre patrie[2]. »

Surtout, il y était seul connu, et fut reçu, à sa grande satisfaction, par les Docteurs des Etats-Unis, comme étant de leur corporation.

A ce titre, il fut chargé, à l'occasion de l'Exposition Internationale de Vienne en 1877, de faire un rapport sur la Section de l'Enseignement. Il écrivit alors un ouvrage très supérieur à celui que nous venons d'analyser sommairement. Ce livre, qui a pour titre *Rapport et Mémoires sur l'Education des Enfants normaux et anormaux*, est écrit en anglais, son fils, le Dr C. SEGUIN,

[1] Thulié, *Dressage des jeunes dégénérés*, p. 22.
[2] Thulié, *Dressage des jeunes dégénérés*, p. 24.

faisant fonction de secrétaire. Il fut traduit pour la Bibliothèque d'Education spéciale fondée par le Dr Bourneville. Seguin y donne toute la mesure de son esprit d'observateur, de critique et de pédagogue. Il était alors dans la plénitude de son expérience, et malgré les années écoulées, cette œuvre, vraiment personnelle, garde un intérêt de documentation précieuse au point de vue scolaire. Nous regrettons seulement, dans les critiques adressées aux institutions françaises, une absence de courtoisie, qu'un véritable étranger à la France y aurait mise sans doute par simple politesse. En revanche, il y donne la mesure de toute sa suffisance[1], et, au sujet de la Fondation Vallée, de son dépit et de sa mauvaise foi.

Sa vie se termina en pleine activité en faveur des malheureux idiots, auxquels il avait consacré tout ce qu'il avait de meilleur en lui-même comme cœur et comme intelligence.

Deux mémoires : l'un sur l'observation d'une *Main idiote;* l'autre sur celle d'un *Œil idiot*, méritent toute l'attention des médecins désireux de s'occuper d'éducation spéciale.

Le second de ces mémoires fut publié quelques mois après sa mort. Il est solidaire du premier qui débute ainsi : « Quelques idiots sont atteints dans leur intel-« ligence. . . . . d'autres sont plus « spécialement affectés dans leurs sens, y compris le « sens tactile et musculaire, à un point qui peut

[2] Seguin, Rapports et Mémoires sur l'Education des enfants normaux et anormaux, *Bibl. d'éduc. spéciale*, t. III, de la p. 143 à 148.

« simuler la paralysie et l'anesthésie, et même y con-
« duire par accoutumance d'immobilité et de non-
« nutrition . . . .
« . . . .
« . . . .
« . . . . . La main de R... est petite, comme
« fondant sous la plus légère pression. . . . pas
« de pouvoir ni d'adresse manuelle, seulement un
« automatisme ayant son centre et levier au poignet.
« . . . .
« . . . . Il était impossible
« de faire exécuter à cette main aucun mouvement
« commandé . . . . . . La rotation du poi-
« gnet, si agile dans les impulsions automatiques, était
« impossible si le malade voulait agir intentionnelle-
« ment; il pouvait obéir aux grands mouvements
« d'élévation et d'abduction, mais pas toujours, et
« jamais avec précision.

« C'est pourquoi l'éducation de cette main dut com-
« mencer à l'épaule, par des mouvements qui, partant
« des élévateurs des bras, entraînèrent successivement
« dans leur action les muscles du bras, de l'avant-bras
« et de la main. Ce fut ainsi que par une série d'opé-
« rations le pouvoir de diriger les mouvements des-
« cendit graduellement de l'épaule aux leviers péri-
« phériques de la main. L'enfant devint capable de
« mouvoir sa main et ses doigts, par imitation d'abord
« et de sa propre intention ensuite. »

Nous avons été d'autant plus frappée de ces observations qu'elles nous ont rappelé un souvenir de notre propre expérience remontant à notre jeunesse.

3e OBSERVATION (personnelle).

Langue idiote.

Chargée à cette époque de l'éducation d'une fillette de sept ans, notre attention fut attirée sur sa sœur, plus jeune de deux ans, systématiquement tenue à l'écart des étrangers. Cette enfant, choyée et soignée, était cependant considérée comme une idiote, parce que, n'étant pas sourde, elle n'avait jamais pu apprendre à parler.

Sur notre prière, la mère nous donna l'autorisation de nous occuper d'elle, et nous gardons encore la satisfaction d'avoir réussi à la faire parler.

Sauf pour les besoins de la déglutition, cette petite ne savait pas et ne pouvait pas se servir de sa langue, que nous nous rappelons très dure et très épaisse. Peu à peu, nous avons pu lui apprendre à manier cet organe, guidée dans les moyens à employer par le souvenir d'un jeune sourd-muet alsacien, l'un des premiers élèves à Lyon de M. Hugentobler, et pour le dessin, celui de notre père J. Guichard.

En six mois, nos efforts furent couronnés de succès.

Dans la suite, l'instruction et l'éducation de la jeune fille suivirent leur cours normal. Elle est actuellement mère de plusieurs enfants, tous intelligents et sans aucune tare physique.

Pour terminer notre étude sur Seguin, nous citerons quelques-unes des dernières lignes écrites par lui.

« Certaines personnes firent des objections au sujet « des expressions — « une main idiote » — « un œil « idiot » — sous le prétexte que l'idiotie est le privi- « lège et le monopole de la tête. Ce *céphalisme*, ou « césarisme des centres céphaliques, a été l'objet de « recherches et trouvé insuffisant. Tout récemment, « les physiologistes ont étudié les fonctions du grand

« sympathique comme régulateur de la chaleur, et ses
« relations avec les millions de nerfs périphériques,
« qui forment avec lui, tout à fait indépendamment
« du cerveau, l'appareil démo-névrotique de la vie de
« relation. C'est sur cet objet que portaient les der-
« nières expériences de Claude Bernard ; notre édu-
« cation physiologique des idiots peut être considérée
« comme une longue série d'expériences (1838-1880)
« tendant aux mêmes conclusions. Aujourd'hui, une
« théorie et une pratique de l'éducation des idiots qui
« ne tiendraient pas compte du sympathique, ni des
« formes périphériques de l'idiotie, et prétendrait
« améliorer les idiots en enseignant des idées à leur
« cerveau, ne recueillerait pas plus d'adhérents que la
« doctrine qui attribue au Roi le pouvoir de guérir les
« scrofules ou d'assurer d'abondantes moissons. »

CHAPITRE IV

BOURNEVILLE

Bourneville Désiré-Magloire (1840-1909) né à Garancière, dans l'Eure, soutint sa thèse à Paris, en 1870. Pendant la guerre il fut nommé chirurgien-major du 160e bataillon de la Garde Nationale, et aide-major à l'ambulance du Jardin des Plantes.

En 1863, dix-sept ans avant la publication des Mémoires de Seguin, que nous venons de citer, Bourneville, alors externe des hôpitaux, avait déjà publié un « Mémoire sur la condition de la bouche chez les idiots », paru dans le *Journal des Connaissances médicales et pharmaceutiques* (1862-1863). Dans ce travail, il cite Seguin, pour établir la priorité des recherches de celui-ci sur celles d'un médecin anglais, le Dr Langdon-Down, qui venait de publier les siennes.

L'exemplaire que nous avons eu entre les mains porte cette dédicace autographe : « A mon cher Maître, M. Axenfeld. — Bourneville[1] ». Il y appelle l'attention médicale sur ce fait : « Que la première période den-« taire est surtout celle où l'on commence à recon-

[1] Bourneville, *Mémoire sur les conditions de la bouche chez les idiots*, Paris, Méquignon-Marvis, 1863.

« naître la faiblesse psychique chez l'enfant....., c'est à « cet instant que s'installe, en quelque sorte, le germe « des infections qui doivent l'assaillir plus tard. » — Puis il passe en revue ce qui concerne : la mastication, la déglutition, la bave, le goût, la succion, la parole et la phonation, et, enfin, le traitement que nous reproduisons *in extenso*, ainsi que les conclusions.

« Comme principe général *il faut, avant toute « immixtion pédagogique*, remédier aux difformités « physiques, relever la constitution, fortifier les or- « ganes.

« Relativement à la bouche, posons les propositions « suivantes :

« 1° Prendre soin des dents, les brosser avec des « poudres dentifrices, principalement le quinquina qui « simultanément combattra la gingivite et ramènera la « muqueuse à l'état normal ;

« 2° Surveiller attentivement la dentition ;

« 3° Habituer les malades à garder dans leur bouche « des gargarismes astringents et toniques qui feront « disparaître l'inflammation de la muqueuse buccale ;

« 4° Veiller à ce que les enfants ne mâchent pas de « matières dures, ne mordillent pas de morceaux de « bois, des brins de paille, etc., etc.; s'opposer à la « succion, cause de troubles digestifs ;

« 5° Remédier à la bave; l'électricité, dans cette « circonstance, sera avantageuse ; il est probable que la « contraction produite par cet agent réveillerait la « contractibilité si obtuse des fibres de l'orbiculaire, et « faciliterait l'occlusion de la cavité orale ;

« 6° Exercer la langue ;

« 7° Traitement hygiénique, surveillance active, « soins pédagogiques, exercice de l'articulation des sons.

« CONCLUSIONS. — A peu près les mêmes que celles « de M. LANGDON-DOWN.

« L'idiotie s'accompagne de symptômes physiolo- « giques et pathologiques importants par rapport à la « bouche.

« Ce sont :

« 1° Epaisseur des lèvres, principalement de l'in- « férieure ;

« 2° Grandeur de la bouche ;

« 3° Retard de la dentition, décrépitude, carie des « dents, irrégularité singulière de la dentition, défec- « tuosité de la mastication ;

« 4° L'inflammation chronique des gencives, leur « ulcération, leur liséré bleuâtre ;

« 5° La courbure prononcée de la voûte palatine, sa « profondeur, son aspect, tantôt angulaire, tantôt « ogival, la dépression antérieure ;

« 6° La longueur de la luette ;

« 7° L'hypertrophie des amygdales, leur vasculari- « sation ;

« 8° Les papilles linguales volumineuses, les mouve- « ments peu coordonnés de la langue ;

« 9° L'hypersécrétion salivaire, la bave ;

« 10° La succion ;

« 11° La parole nulle ou peu développée ;

« 12° Un traitement médical peut, avec de grands « bénéfices, être mis en usage pour diminuer ces sym- « ptômes morbides. »

Nulle part, dans toute l'œuvre de SEGUIN, il n'est

possible de trouver des indications aussi nettes et aussi immédiatement utilisables que celles fournies par le travail de cet étudiant de vingt-trois ans.

C'est qu'aucune question personnelle n'entrave celui-ci. Certes la médecine sera pour ce jeune homme l'instrument de la « lutte pour la vie ». Mais convaincu avant tout et d'instinct de l'abnégation initiale nécessaire à l'exercice de la carrière qu'il a choisie, Bourneville, avec l'entrain et la générosité de sa jeunesse, travaille d'abord pour être en mesure d'honorer la fonction médicale.

Il garda toute sa vie une puissance de travail considérable, et toujours la même activité et les mêmes préoccupations généreuses. Médecin, publiciste, homme politique, sa personnalité déborde le cadre de notre travail. Son œuvre même en faveur des idiots et de tous les déficients en général suffirait, à elle seule, à justifier une biographie détaillée aussi intéressante qu'instructive. Nous nous efforcerons simplement d'en donner un aperçu le plus exact qu'il nous sera possible, par rapport au sujet qui nous occupe.

Nous venons de constater que dès le début de ses études, Bourneville s'intéressa aux enfants déficients. Il couronna sa carrière par la mise en œuvre à leur service de toute sa puissance de savant philosophe et d'homme politique ; et il leur doit ainsi le plus sûr et le meilleur de sa renommée.

Conseiller municipal de Paris et conseiller général du département de la Seine depuis 1876, il entra en lutte à leur sujet avec l'Assistance publique, dès sa nomination de médecin-chef à Bicêtre en 1879.

Voici son propre témoignage quand le but fut atteint. « Plus heureux que notre vénéré maître, M. DELASIAUVE, « et que nos collègues et prédécesseurs dans le service, « MM. A. VOISIN et FALRET, nous avons été assez heu- « reux pour réaliser une réforme indiquée comme de « première urgence pour l'honneur de Paris, par « MM. Maxime DU CAMP et Othenin D'HAUSSONVILLE. « Nous avons réussi, malgré l'Administration de l'épo- « que, grâce au Conseil municipal de Paris et au Conseil « général de la Seine ; nous les en remercions de tout « cœur.

« 1er Décembre 1892. « BOURNEVILLE. »

Voici, par M. O. D'HAUSSONVILLE en 1877[1], la description du quartier de Bicêtre à laquelle BOURNEVILLE fait allusion. « Ce quartier a quelque peu perdu « de son intérêt pour le visiteur depuis qu'on a trans- « féré à l'asile de Vaucluse, une partie des enfants « qu'il contenait et qui étaient les plus intelligents. « Les enfants qu'on y a laissés sont divisés en deux « catégories : les bien portants et les malades. Par « *malades*, on désigne, non pas ceux qui sont atteints « de maladies aiguës, mais ceux dont l'état d'imbécil- « lité est tel qu'ils ne peuvent se suffire à eux-mêmes « pour les actes simples de la vie et qu'ils ont besoin « de soins constants. Ces malheureux enfants parta- « gent leur vie entre l'infirmerie et une salle nauséa- « bonde . . . .
« . . . . . . Tout ce pauvre monde grouille sous

[1] O. d'Haussonville, Etude de l'Enfance à Paris (*Revue des Deux Mondes*, mars 1877).

« les yeux d'une surveillante laïque et de deux infir-
« mières qui ne parviennent pas, malgré toute leur
« bonne volonté, à les maintenir dans un état de pro-
« preté, même relatif. Je ne connais pas de spectacle
« plus triste et plus troublant.

« La division des « bien portants » se compose
« presque exclusivement d'enfants épileptiques. A les
« voir jouer de loin, on les prendrait avec leur uniforme
« bleu pour les élèves d'un pensionnat mal tenu; de près
« on ne tardera pas à remarquer sur la figure de cha-
« cun d'eux quelque symptôme soit d'abrutissement
« soit au contraire d'excessive irritabilité. »

Tel était l'état du service à l'arrivée de M. BOURNEVILLE en 1879. Il y avait alors 50 enfants à Bicêtre « hospi-
« talisés dans une hideuse renfermerie, isolée tant bien
« que mal dans d'anciens bâtiments trop étroits, désa-
« gréablement distribués, branlants de vétusté, et qui
« depuis longtemps auraient dû tomber sous la pioche
« des démolisseurs[1] ».

En 1892 la section des enfants à Bicêtre, installée par les soins et sous la surveillance de M. BOURNEVILLE, comptait, dans des bâtiments neufs et agencés spécialement, 460 lits ainsi répartis :

Dortoirs	320
Bâtiments des gâteux	92
Infirmerie.	24
Pavillon d'isolement	16
Pavillon des cellules	8
Total	460

[1] Maxime du Camp, *Paris, ses organes, sa fonction et sa vie dans la seconde moitié du XIXe siècle*, p. 375, Paris, 1875.

De plus : des bâtiments spéciaux pour les réfectoires respectifs de la Grande et de la Petite Ecole, ayant aussi chacune leurs gymnases et leurs préaux ; des bains, des douches ; enfin des ateliers de menuisiers, de serruriers, de typographes, sont au rez-de-chaussée d'une construction dont le premier étage est occupé par des tailleurs, des cordonniers, des vanniers et rempailleurs, et des brossiers ; le second étage étant réservé aux logements des chefs d'atelier.

Le transfert des enfants les moins déshérités de Bicêtre à l'asile de Vaucluse (Seine-et-Oise), s'était déjà effectué en 1876 à la suite de rapports présentés par M. Bourneville, au nom de la 3e Commission du Conseil municipal.

En 1890 Bourneville fut aussi chargé de la réorganisation de la Fondation Vallée, qui n'est séparée de l'hospice de Bicêtre que par une rue ; elle compléta ainsi le service par l'adjonction de 200 filles.

Son fondateur, Vallée Hippolyte (1816-1886), avait été en 1843 nommé successeur de Seguin à Bicêtre. Son zèle, sous la direction du Dr F. Voisin, et probablement quelques renseignements recueillis par lui-même sur l'enseignement de son prédécesseur, lui firent concevoir une méthode d'exercices habilement gradués, par laquelle les enfants apprenaient à marcher, courir, voir, parler, etc. En raison des succès obtenus, en 1847, restant toujours instituteur à Bicêtre qu'il ne quitta qu'en 1866, il fut mis à même d'organiser une maison de traitement et d'éducation pour les filles idiotes de la classe aisée. Cette institution devint rapidement florissante et fut léguée par son fondateur à

l'Administration départementale en 1885 sous condition d'y élever des idiotes pauvres.

Nous empruntons à M. Bourneville les quelques détails suivants pour donner un aperçu très sommaire du traitement médico-pédagogique appliqéu sous sa direction à Bicêtre, à la Fondation Vallée et à Vaucluse[1].

« Il comprend à peu près toutes les méthodes et
« tous les procédés d'E. Seguin, complétés ou perfec-
« tionnés sur différents points, et, qu'on nous passe
« l'expression, davantage *médicalisés*, en nous inspi-
« rant de l'un de ceux qui, après Seguin, se sont le
« plus sérieusement occupés du traitement de l'idiotie.
« Nous voulons parler de M. Delasiauve. . . . .
« . . . .

« A quelle époque doit-on commencer le traite-
« ment ? Selon nous il doit être entrepris aussitôt que
« l'on a constaté les *premiers signes de l'idiotie* . .

« L'Administration semble l'avoir compris, puis-
« qu'elle autorise de longue date, l'admission des
« enfants idiots à Bicêtre et à la Salpétrière dès l'âge
« de *deux ans*.

« Supposons un enfant atteint d'idiotie complète...
gâteux... ne parlant pas, etc.

« A. *Education de la marche*. — Les différentes
« jointures des membres inférieurs sont soumises à
« des exercices de flexions et d'extensions alternatives ;
« les muscles sont massés doucement, les membres

[1] Bourneville, « Assistance, traitement et éducation des enfants idiots et dégénérés » (*Bibl. d'éduc. spéciale*, t. IV, p. 216 et suiv.).

« sont soumis à des frictions stimulantes ; l'enfant est
« placé sur un fauteuil-balançoire particulier, les
« jambes allongées vont frapper une planche verticale
« formant une sorte de tremplin. Cet exercice donne
« de la souplesse, de l'élasticité, de la force, aux mem-
« bres inférieurs. Au bout de quelques jours le plaisir
« que l'enfant éprouve à se balancer compense peu à
« peu l'ennui du tremplin.

« Au tremplin succèdent les barres parallèles, pou-
« vant être mises à la hauteur de la taille des enfants ;
« puis l'escabeau pour apprendre à monter, descendre,
« sauter...

« B. *Education de la main*, débutant (après les
« soins donnés comme aux membres supérieurs) par
« l'exercice des échelles de bois ; puis des échelles de
« cordes à traverses de bois. La maîtresse maintient
« avec ses mains les mains de l'enfant et lui fait exé-
« cuter différents mouvements . . . .
« Enfin on se sert de ressorts, de bâtonnets de diffé-
« rentes longueurs et de différents diamètres. . . .
« de planchettes. . . . . de boules, ...
« de façon à exercer tous les muscles des doigts et de
« la main. . . . .

« C. *Education du toucher*. — . . . .
« Plonger la main dans de l'eau froide, tiède ou
« chaude ; faire passer la pulpe des doigts alternati-
« vement sur des surfaces rugueuses ou polies sur du
« drap, de la soie, du bois. . . . .

« D. *De l'attention*. — L'absence d'attention est

« un des principaux caractères de l'idiotie complète.
« Douer d'attention un idiot complètement inattentif,
« c'est, pour son éducation, réaliser un progrès incon-
« testable . . . . Cette inattention
« n'existe pas seulement pour la vue ; mais encore
« pour l'ouïe, ce qui est moins frappant . . . .
« . . . . . . Dans le cas d'inattention absolue,
« on a recours à des boules ou sphères brillantes : à
« des morceaux d'étoffes de couleurs éclatantes ; au
« rayon lumineux qu'on fait pénétrer dans une
« chambre noire, etc.. . . . . . . *à la fixation*
« *prolongée du regard.* Il faut souvent continuer ces
« exercices pendant *des mois* (Seguin dit des années)
« avant d'arriver à fixer l'attention de l'enfant. »

En 25 pages, M. Bourneville met à la disposition de toute personne de bonne volonté des renseignements pouvant rendre des services immédiats à un malheureux idiot : mais, s'il n'ajoute pas comme Seguin que seule une mère intelligente et dévouée pourra persévérer assez pour obtenir un résultat, il dit cependant :
« C'est en *dressant péniblement le personnel ensei-*
« *gnant* que nous avons obtenu, à Bicêtre et ailleurs,
« de sérieux résultats, et que nous avons démontré,
« pour ceux qui consentent à examiner les faits avec
« soin, la possibilité d'améliorer d'une façon très évi-
« dente la plus grande proportion des enfants idiots,
« au point de les rendre aptes à vivre en société. »

Convaincue de l'utilité de cette démonstration par le fait, dans un petit volume de 135 pages[1] où sont

[1] Bourneville, « Traitement médico-pédagogique » (*Bibl. d'éduc. spéciale*, t. XIII, p. 2).

consignées 98 observations, dont 60 se rapportant aux garçons de Bicêtre, et 38 aux filles de la Fondation Vallée, nous avons fait choix de 6 d'entre elles.

M. Bourneville a publié ces observations, ainsi que toute une série de rapports et de comptes rendus annuels, parce que, dit-il : — « Marchant dans la voie indiquée « par nos éminents prédécesseurs, nous avons fait « campagne pour l'assistance, le traitement, l'éduca- « tion des enfants idiots de tous les degrés, depuis « l'*idiot complet*, être végétatif, jusqu'aux enfants « moyennement arriérés, confinant à l'enfant normal « moyen. Pour les plus malades, *nous avons réclamé* « *des asiles-écoles ;* pour ceux qui peuvent rester dans « leurs familles, des classes ou des écoles spéciales. « Afin de prouver que la réforme n'était pas une utopie « nous nous sommes efforcé de montrer que les idiots « complets, les idiots profonds étaient améliorables, et « que, à plus forte raison, les imbéciles et les arriérés « étaient perfectibles, et pouvaient être rendus utiles « à la société. De là les visites de notre service le « samedi à Bicêtre, et c'est pourquoi nous nous som- « mes décidé à faire une nouvelle communication « reposant sur des faits. »

Observations concernant les enfants de Bicêtre

4e OBSERVATION

IV. MAZ... Henri.

Entrée : 2 décembre 1887.

Age : Trois ans et demi.

Idiotie profonde, microcéphalie très prononcée.

La parole, la marche, la préhension étaient nulles. Il ne pou-

vait même pas tenir sa tête pour prendre sa nourriture ; à chaque repas, il fallait le tenir couché sur le bras pour lui introduire les aliments dans la bouche en les laissant glisser lentement de la cuiller. Il ne pouvait manger que des bouillies.

1888. — Presque pas de changement.

1889. — La parolé semble vouloir venir, il prononce : « Oh papa, maman, du pain, ça y est, nous voilà. » Il joue avec les enfants. Il grossit, ses jambes prennent de la force.

1890. — Le vocabulaire a augmenté. L'enfant commence à pouvoir se tenir à table et à saisir la cuiller; il peut même manger du pain et de la viande. *Il n'est plus gâteux* (six ans). Il marche.

1891. — Il va le matin à la petite école; il commence à lacer, à boutonner; il peut placer les lettres, les chiffres sur le tableau sans se tromper. Il fait la gymnastique.

1892. — Il est devenu gai, bavard, même un peu turbulent. Il est propre, coquet, s'habille et se nettoie seul.

1894. — L'enfant est capable de soutenir une conversation. Il entend bien la plaisanterie et réfléchit avant de parler, c'est-à-dire que si on lui commande quelque chose, et qu'il s'aperçoive que c'est une plaisanterie, après réflexion, il se met à rire et dit : « Oh ! non, tu veux me tromper. »

1895-96 (onze et douze ans). Il compte jusqu'à 100, connait toutes les couleurs, commence à syllaber, à mieux écrire et est envoyé à la grande gymnastique.

1897-98. — Le travail scolaire est bon. L'enfant est envoyé une demi-heure à l'atelier de couture; il est dans un état satisfaisant au point de vue de la tenue, du raisonnement, et de l'intelligence.

1901. — A dix-sept ans, conjonctivite granuleuse, compliquée de kératite qui l'empêche même de se guider.

1903. — La vue reste mauvaise; il s'occupe au ménage et à faire les commissions; ses camarades l'appellent « le premier frotteur » du pavillon.

1904. — Il s'améliore toujours en ce qui concerne la compréhension, le caractère et la conduite; mais il ne faut plus maintenant lui parler de l'école, et en dépit de tous les essais il a été impossible de lui apprendre à lire couramment, entravé non seu-

lement par ses yeux, mais par une faiblesse de l'audition, qui l'ennuie parce qu'il ne peut pas toujours bien comprendre.

1905. — Maz... est habile à tous les travaux du ménage et à la gymnastique. Il travaille de nouveau depuis six mois à la couture ses yeux allant mieux; fait les commissions dans la maison, continue à frotter le pavillon où il couche.

Décembre. — Maz... reste le même, toujours docile, ayant une bonne tenue. Après avoir présente un arrêt de développement physique pour lequel il a été soumis à la glande thyroïde, sa taille est devenue normale (à côté de la toise sur la photographie, sa taille, à vingt et un ans, paraît être de 1 m. 56).

5e OBSERVATION

XXXVI. MIL... Emile.

Entrée : le 10 août 1895.

Age : neuf ans.

Idiotie complète.

Il gâtait, ne savait pas s'habiller, mangeait à pleines mains. Il était d'une nature somnolente et paresseuse ; il n'avait aucune notion classique.

1896. — Il est propre, mange convenablement, commence à s'habiller.

1897. — Il a appris à lacer, nouer, boutonner, à se laver seul les mains, il reconnaît les couleurs, les différentes parties de son corps, presque tout le contenu des boîtes aux « leçons de choses ».

1898. — Il connaît ses lettres, les chiffres, les surfaces, exécute bien les mouvements de la petite gymnastique.

1899. — Il commence seulement à prendre goût à la lecture et à l'écriture.

1900. — Progrès très sensible pour la lecture, l'écriture et le calcul. Cet enfant dont l'amour-propre s'est éveillé est heureux des progrès réalisés et travaille avec plaisir.

1901. — Mil... passe à la lecture courante; il fait des exercices de grammaire, l'addition, la soustraction, la multiplication ; il

calcule un peu mentalement. Il a de l'amour-propre et est très sensible aux reproches et aux compliments.

1902-03-04-05. — Mil..., dix-neuf ans. Il a fait les années précédentes des progrès notables et réguliers; il fait maintenant la division et commence à rédiger. Il va à l'atelier de brosserie; son patron est satisfait de son travail. Caractère : indiscipliné et impoli avec le personnel.

Décembre. — Mil... a pris un goût réel à la classe, aussi ses progrès sont satisfaisants.

6e OBSERVATION

XXVII. LEM... Georges.

Entrée : avril 1890.

Age : treize ans et demi.

Idiotie profonde.

A son arrivée, il avait tous les tics et les manies des idiots : parole nulle, poussant des cris sauvages, mordant ceux qui l'entouraient, gâtant jour et nuit.

Signalé déjà dans le compte-rendu du service de 1899 comme très amélioré et arrivé à lire couramment ; l'écriture ayant marché de front. Grande difficulté pour le calcul.

1900. — (Il a vingt-trois ans). La parole est encore défectueuse ; il a acquis cette année les sons *ch*, *g*, *v*, *z*, *ill*, *gn*, *bl*; mais tous ces sons bien articulés au commencement et dans le corps des mots, sont nuls en syllabes muettes ; il dit bien *tableau*, mais pour *table* il dit *ta*

1901. — Progrès satisfaisants, lit couramment; écrit lisiblement.

1902. — Il a une mémoire extraordinaire pour l'orthographe des mots qu'il a lus. Il fait quelques exercices de grammaire, l'addition, la soustraction et ébauche la multiplication.

Mais il devient de plus en plus maniaque. Il ne faut jamais que rien vienne intervertir l'ordre des choses établies, sinon il est furieux. Si une infirmière change son jour de sortie, il l'invective et bougonne toute la journée. Dans une promenade, si l'on ne revient pas par le même chemin il récrimine tout le long du

trajet; si une leçon de grammaire remplace une leçon de choses, il est fâché, ne veut rien écouter, répond des bétises et fait en sorte de troubler l'ordre. Et si ses camarades s'apercevant de sa bizarrerie le taquinent, alors ce sont des rages, il crie, trépigne, tape à droite, à gauche les gens et les meubles, et ne se calme que lorsqu'on fait signe de le conduire en cellule.

1903-04-05. — Progrès lents mais réguliers. Le caractère rageur et original s'accentue. A l'entrée idiotie complète; aujourd'hui on poserait le diagnostic : imbécillité (il a vingt-huit ans).

7e OBSERVATION

XXVIII. ROB... Maurice.

Entrée : 26 janvier 1893.

Age : Six ans et demi.

Imbécillité. Hémiplégie gauche.

Parlant à peine, ne sachant pas s'habiller, n'ayant aucune notion classique.

1894. — Il sait s'habiller, lacer, nouer, boutonner, connaît ses chiffres, ses lettres, commence à lire.

1897. — Cet élève (il a dix ans) a beaucoup progressé pour l'orthographe et la rédaction, il fait les quatre opérations.

1898. — Les progrès continuent.

1899. — Notre élève ayant apporté un peu de nonchalance nous n'avons pas réalisé les progrès que nous espérions. Caractère assez facile quoique un peu rageur et bizarre; lorsqu'on lui adresse des reproches il est pris d'une envie de rire qu'il a peine à contenir.

1900. — Il reprend goût à la classe.

1901-02-03-04. — Il continue à bien travailler et passe avec succès (à dix-sept ans) l'examen du certificat d'études. Il suit maintenant les cours professionnels de l'école d'infirmiers de Bicêtre.

1905. — Il a obtenu le diplôme d'infirmier, a même remporté quelques prix, ainsi que le livret Gallois. Le 20 août, Rob... passe

à la grande école. A l'atelier de couture, il fait complètement le pantalon et le gilet.

8e OBSERVATION

XXIX. POI... Marcel.
Entrée : le 27 juin 1893.
Age : cinq ans.

Idiotie, hémiplégie droite.

Gâtant nuit et jour, marchant péniblement, ne sachant pas s'habiller, et n'ayant aucune notion scolaire.

1894. — L'enfant est propre, s'habille, connaît toutes les lettres de l'alphabet et les chiffres.

1896. — Il lit couramment, mais ne comprend pas bien ce qu'il lit (il a huit ans), l'écriture est très régulière (l'enfant écrit de la main gauche).

1903. — Les progrès ont été lents, mais réguliers, l'enfant étant très ponctuel. Il résout assez vite et avec justesse un calcul mental, connaît bien toutes les mesures métriques et fait sans erreur les quatre opérations.

1904. — Poi... étant très raisonnable, nous avons deux fois essayé de le placer au dehors, mais il n'a pu y rester à cause du tremblement de sa main droite. Depuis le 1er décembre, il est placé chez un pharmacien du Kremlin.

1905. — Toute l'année, Poi... est resté chez son patron pharmacien, qui est content de ses services. Entré à raison de 15 francs par mois, il gagne actuellement 40 francs (il a dix-huit ans).

9e OBSERVATION

XCVIII. PRO... Edmond.
Entrée : 6 juin 1894.
Age : trois ans.

Idiotie complète.

Est arrivé gâteux ne marchant pas, ne parlant pas, ne s'aidant d'aucune manière pour l'alimentation, la toilette, l'habillement.

1903. Sa tenue est propre et soignée ; il se donne à lui-même tous les soins nécessaires. Très obstiné, il ne voulait rien

apprendre. A présent, il lit couramment, écrit bien, fait les quatre opérations, dessine et possède d'assez bonnes notions sur la musique. Il est apprenti tailleur et son travail à l'atelier comme à la classe est satisfaisant (Pro... a douze ans).

1905. — Il est passé à la grande école en 1904. Depuis, ses progrès ont été lents, parce que le maître de sa classe ne s'en est que médiocrement occupé. Il n'a pas veillé à ce qu'il suive régulièrement les leçons de chant et de dessin. Pro... a continué à bien faire la gymnastique et à bien travailler à l'atelier du tailleur où il est un des meilleurs apprentis. Conduite générale bonne. Caractère gai et enjoué. Bon camarade, un peu taquin, non batailleur. En classe, les progrès ont été limités, mais la faute en est moins à lui qu'au maître qui ne s'attache que médiocrement à ses élèves.

Telles que nous les donnons ici, ces observations avaient été présentées au Congrès des Aliénistes et Neurologistes de Rennes, en août 1905, par M. Bourneville. Celui-ci avait été chargé, à l'occasion de ce Congrès, par le Conseil supérieur de l'Assistance publique, de faire un *Rapport sur la fixation des médecins dans les asiles publics d'aliénés* et il avait profité de son enquête à ce sujet auprès de ses collègues, pour établir la statistique des enfants idiots et épileptiques internés dans les asiles, afin, suivant son expression familière, « de faire campagne en leur faveur » auprès de la savante réunion.

Le but paraît, *a priori*, certainement atteint quant à la démonstration, jusqu'à l'évidence, de l'efficacité du traitement médico-pédagogique, par les résultats enregistrés dans le petit volume dont ces six observations ne sont qu'un faible spécimen. Mais l'autorité personnelle si active et si entraînante de M. Bourneville ayant

disparu, leur rédaction suscite à la lecture un certain nombre de réflexions allant à l'encontre du but poursuivi par cet illustre médecin-chef.

Ces observations, uniquement pédagogiques, sont évidemment œuvre d'instituteur, et de ce fait ne présentent pas plus d'intérêt scientifique que celle que nous avons fourni nous-même d'après un souvenir personnel.

C'est que l'Assemblée à laquelle M. Bourneville devait les présenter, se composait en majorité de médecins. Au point de vue purement médical, la discussion et l'exposé du traitement pouvaient être mis au point très rapidement et de vive voix, puisque ces questions ramenaient la plupart des congressistes à leurs occupations habituelles et journalières. Il en était tout autrement sous le rapport pédagogique, et nous avons déjà entendu M. Bourneville nous dire « *qu'il lui fallait dresser péniblement le personnel enseignant* ». Il était donc nécessaire que le corps médical en soit averti.

De plus, la sixième observation que nous avons citée mentionne précisément une critique qui ne peut émaner que du chef de service, vis-à-vis du « maître qui ne s'intéresse que médiocrement à ses élèves » rendant celui-ci responsable de l'échec infligé à la méthode par l'absence de progrès chez l'enfant qui donnait autrement et ailleurs toute satisfaction. Telle était, en effet, la thèse que devaient illustrer ces observations.

Cette mentalité de M. Bourneville était à retenir, car elle est tout un enseignement.

Quand SEGUIN, citoyen américain, visita Bicêtre en 1877, il y trouva le successeur de M. VALLÉE, M. DESPORTES, et il estime que celui-ci « par son talent « et sa bonté, est un maître d'une vigueur et d'une « bonté peu communes[1] ». M. BOURNEVILLE, d'autre part, dit : « M. DESPORTES était un excellent homme. » mais bien au dessous de sa tâche. » Et il ajoute : « Son successeur, que nous avons trouvé en 1879, et « que nous avons toléré jusqu'en 1883, lui était encore « inférieur[2]. »

Cette divergence de vues s'explique. Ayant retrouvé à Bicêtre l'installation déplorable qu'il avait connue, le disciple d'ITARD apprécie toutes les difficultés de la tâche, et, dans ces conditions, accorde toute sa bienveillance à son successeur, qu'il est tout prêt à considérer comme une victime. Tandis que, profondément convaincu de la priorité de l'action thérapeutique, et de la somme considérable de bien réalisable par l'emploi des méthodes étudiées, et expérimentées depuis un siècle en Europe et en Amérique, BOURNEVILLE se rend compte de la nécessité de médicaliser le pédagogue au point de vue particulier des idiots et des déficients.

En accueillant SEGUIN comme un des leurs, les médecins des Etats-Unis atteignirent d'emblée, en 1850, le but inutilement poursuivi par BOURNEVILLE jusqu'à sa mort. FERNALD, SUMNER, qui avaient visité l'école de la rue Pigalle, WILBUR, KNIGHT, fondèrent sous leur

[1] Seguin, *Rapport et Mémoires sur l'Education*, p. 145.
[2] Bourneville, *Rapport au Congrès de Lyon*, p. 69, 1894.

propre direction, des asiles-écoles, où, avec l'aide de leurs collègues et de Seguin, ils dressèrent le personnel enseignant et hospitalier, et où, après eux, la direction reste encore et toujours aux membres du corps médical.

« Tous, ou presque tous les asiles des Etats-Unis « appliquent le même système de traitement médico- « pédagogique. Ce sont la méthode et les procédés for- « mulés par Seguin, **méthode et procédés inventés « des années avant la création des jardins d'en- « fants** [1] », et des nouvelles méthodes qui en dérivent à peu près toutes.

La longueur du texte de la première des observations que nous avons citées, celle de Maz... Henri, nous servira à démontrer que Bourneville avait donné à cette série une forme restreinte dans le but précis que nous venons de developper.

En effet, telle que nous l'avons transcrite, de décembre 1887 à décembre 1905, sa rédaction couvre environ deux pages pour une période de dix-huit ans.

Nous l'avons trouvée, citée par le Dr Thulié dans son ouvrage : *Dressage des jeunes dégénérés*, publié en 1900; extraite *in extenso* des *Comptes rendus annuels de Bicêtre*, la rédaction prend douze pages pour une période de douze ans.

Dans cet ouvrage, M. Thulié cite ainsi cinq observations qui, avec les portraits des enfants, remplissent cent cinquante pages.

Qu'il nous soit permis d'en mentionner une, pour,

[1] Bourneville, *Rapport au Congrès de Lyon*, p. 177, 1894.

ayant donné le diagnostic et le résumé analytique, en signaler le résultat répondant par une heureuse probabilité au point d'interrogation qui se pose souvent au sujet de la descendance de ces malades guéris.

10e OBSERVATION

HORN... Jean, Stéphane[1].

Entrée : le 18 février 1881.

Age : dix ans.

Imbécillité.

Crises nerveuses à quatre ans, suivies de strabisme pendant un an. Alternatives de somnolence et de turbulence. Kleptomanie, mendicité, onanisme. Accès de colère, jalousie. Syphilis (1882-1883). Stomatite mercurielle. Tumeur du foie. Broncho-pneumonie. Rubéole. Rougeole. Un frère plus jeune, idiot complet.

1887. — Etat intellectuel à seize ans. Commence à syllaber, a de la peine à imiter l'écriturem anuscrite, fait depetites additions, connaît le jour et le mois, les couleurs et la forme dessolides.

Caractère : Flatteur, malicieux ; s'occupe depuis quelque temps de son frère idiot qu'il battait auparavant, s'améliore progressivement.

1892. — Quitte l'hospice (il a vingt et un ans). Commençait à lire couramment les gros caractères. Il a malheureusement une mauvaise vue. Est devenu studieux, docile, très propre sur sapersonne et sur ses vêtements. Est très actif, serviable et toujours poli.

1899, 21 avril. — Il vient me prier de demander de l'avancement pour sa femme, première infirmière à Beaujon. Il s'est marié il y a quatre ans, il a une fille de vingt et un mois qui commence à parler et à être propre ; elle n'a jamais eu de convulsions.

Horn... est dans les hôpitaux depuis sept ans : Ivry, la Charité, Bicêtre et Beaujon.

[1] Thulié, *Dressage des jeunes dégénérés*, p. 196 à 212, Paris, 1900.

La vue ne s'étant pas améliorée, il n'a pu se perfectionner pour avoir son diplôme d'infirmier.

M. Thulié ajoute : « Horn... grâce au dressage « médico-pédagogique, peut gagner sa vie, aider à « l'entretien de la famille, au lieu d'être resté un « imbécile, incapable, encombrant, probablement « dangereux pour la société, passant alternativement « de la prison à l'asile d'aliénés, au grand détriment « des finances et de la sécurité publique. »

Nous ne pouvions pas mieux dire ; mais après cette démonstration du développement intellectuel possible à obtenir, nous devons ajouter que Bourneville et Seguin recommandent au début de l'éducation médico-pédagogique, de confier à des femmes les garçons aussi bien que les filles.

Nous terminerons notre étude sur M. Bourneville en rappelant son active intervention en faveur des enfants idiots et dégénérés, au Ier Congrès National d'Assistance publique qui se réunit à Lyon en 1894. Au nombre des organisateurs du Congrès se trouvaient MM. Thulié et H. Sabran. Ces Messieurs pensèrent que la question d'assistance spéciale de ces malheureux enfants, devait figurer parmi celles à examiner, et dans ce but demandèrent à M. Bourneville de se charger du rapport nécessaire à éclairer la discussion.

Bien que les choses administratives nous soient absolument étrangères, nous avons été frappée par la clarté, l'ordre, la précision et l'abondance des renseignements réunis là.

Après avoir fait l'historique de l'Assistance concer-

nant ces enfants, M. Bourneville établit une documentation complète de leur hospitalisation dans tous les établissements publics ou privés de France, mentionnant le nombre de places et les conditions d'admission. Le chiffre des hospitalisés était en 1894 de huit cents pour la France entière et de neuf cent trente-deux pour Paris et le département de la Seine, grâce au zèle et à l'activité du médecin-député, qui avait mis officiellement depuis quinze ans, son talent et sa personnalité au service de ces infortunés. L'asile de Bron, à cette époque, comprenait cinq pensionnaires de cette catégorie ; 1 garçon et 4 filles, dont 2 idiots, 2 épileptiques et une faible d'esprit [1].

L'illustre rapporteur montre ensuite les immenses progrès réalisés au sujet de cette assistance spéciale, surtout en Amérique, en Angleterre et dans les Pays Scandinaves.

Puis il discute les motifs qui justifient non seulement l'assistance et le traitement mais encore l'instruction des enfants idiots ou dégénérés. « La loi sur « l'obligation de l'instruction primaire nous fournit « un argument nouveau en leur faveur. Pourquoi « sont-ils abandonnés? Pourquoi ne s'en occuperait-« on pas? S'ils ne peuvent aller à l'école ordinaire, il « faut voir ce qu'il convient de faire pour eux [2]. »

La question ainsi posée, M. Bourneville développe et explique de quelle façon doit être donnée cette instruction. Il démontre que, par la création de

[1] Bourneville, *Rapport au Congrès de Lyon*, p. 41, 1894.
[2] Bourneville, *Rapport au Congrès de Lyon*, p. 184, 1894.

« classes spéciales », beaucoup d'enfants déficients, peuvent être assistés, traités et instruits sans être hospitalisés, et il demande pour eux des maîtres et des médecins spécialisés dans la question.

Mais il insiste, pour le grand nombre, et surtout pour les plus malades, sur la nécessité de l'hospitalisation dans des Asiles-Ecoles dans le genre de Bicêtre, tout à la fois hôpital, école primaire et école d'apprentissage.

C'est à ce sujet qu'il précise que : « dans l'intérêt « des enfants, *qui sont des malades*, il conviendrait « de faire faire un stage, aux instituteurs, aux institu- « trices, aux maîtres et aux maîtresses de l'ensei- « gnement professionnel dans des hôpitaux d'enfants, « où existe une école d'infirmiers, et exiger même « qu'ils en aient ce diplôme, *car très souvent* ils auront « à donner les premiers soins [1] ».

Nous nous permettons d'ajouter qu'il serait utile que les étudiants en médecine aient aussi l'occasion d'étudier ces malades et de s'en occuper dans toutes les villes universitaires, afin que la Faculté de Paris ne soit pas la seule à fournir au corps médical les renseignements nécessaires, pour être à même de soigner et d'avertir en connaissance de cause, les intéressés auxquels ils pourront avoir affaire dans la suite de leur carrière.

L'expérience réalisée à Bicêtre du vivant de M. Bourneville au sujet de l'apprentissage est particulièrement intéressante. Rappelons que toutes les publications du

[1] Bourneville, *Rapport au Congrès de Lyon*, p. 153 et 187, 1894.

Progrès médical et tous les volumes de la *Bibliothèque spéciale d'Education*, dont, le rapport qui nous occupe forme le quatrième volume, ont été imprimés à Bicêtre, à l'atelier de typographie, par les apprentis de la section des enfants.

Voici comment dans ce volume nous trouvons cité pour l'année 1893 le résultat du travail des ateliers d'enfants[1] : « La plupart des ateliers travaillent seu-« lement pour la section et pour l'hospice, d'autres « pour la maison, et pour le magasin central des « hôpitaux (vannerie, paillage, brosserie). Le produit « du travail est évalué par l'économe et l'architecte de « Bicêtre, surtout d'après les tarifs du magasin central, « inférieurs à ceux de la Ville. Pour l'année 1893, il « s'est élevé au chiffre de 33.666 francs comprenant le « salaire des maîtres (16.607 francs) et l'intérêt à « 5 pour 100 du capital (200.000 francs) engagé dans « la construction donnant à l'Administration un béné-« fice de 7.000 francs.

« Cet avantage financier est d'ailleurs tout à fait « secondaire pour nous. L'enseignement professionnel « fournit une occupation aux enfants, apprend un « métier à un grand nombre d'entre eux. Tous les ans « nous en plaçons un certain nombre; nous les faisons « revenir de temps en temps à notre service, et souvent « nous avons la satisfaction de constater qu'ils conti-« nuent à exercer avec fruit la profession que nous « leur avons fait donner. D'autres, infirmes ou hémi-« plégiques, passent dans la division des incurables de

[1] Bourneville, *Rapport au Congrès de Lyon*, p. 238 et suiv., 1894.

« l'hospice, vivent en liberté, vont travailler aux « ateliers, atténuant les charges que la Société s'im- « pose pour eux, et gagnant chaque semaine de quoi « subvenir à leurs petites fantaisies. »

Et page 191 : « Je revois très souvent, le plus « possible, mes anciens malades après leur sortie. « Tous d'ailleurs sont obligés de revenir au moment « du tirage au sort et j'en profite pour me renseigner « et m'assurer que je puis les considérer comme vrai- « ment guéris. J'engage, et les jeunes gens et leurs « familles, quand il n'y a pas de cause d'exemption, « à ne pas exciper de leur maladie antérieure, mais « plutôt à les laisser partir, parce que la discipline du « régiment complètera les résultats de la discipline de « la maison d'où ils sortent. »

Enfin la dernière discussion porta sur la proposition suivante de M. Sabran : installer à l'hospice de Perron un asile-école pour les idiots et les déficients, contrairements aux coutumes hospitalières de toujours les envoyer dans des asiles départementaux d'aliénés.

M. Bourneville ne marchanda au projet ni son approbation, ni son enthousiasme, non plus que quelques congressistes. Malheureusement ce vœu est resté platonique. L'école des aveugles qui existait alors au Perron en a disparu, et rien ne l'a remplacé pour les 39 pensionnaires du pavillon Chambeyron-Rambaud édifié postérieurement. Dans un hospice comme le Perron, déjà affecté aux vieillards et aux adultes incurables, que représentent comme secours 39 lits pour enfants, proportionnellement au chiffre de la population lyonnaise ?

La seconde ville de France n'est-elle pas Personne Civile assez considérable pour réaliser la fondation d'un asile analogue à Bicêtre : *hôpital*, avec des cliniques où les étudiants apprendraient la pédiatrie physiologique et psychologique ; *école primaire*, avec des classes où les pédagogues assoupliraient leurs modes d'enseignement selon les besoins si tristement variés des infirmités humaines ; et aussi *école professionnelle*, assurant la mise en valeur des individus et joignant à l'enseignement général l'enseignement de la mutualité.

L'emplacement?

L'ancien collège des Minimes.

Le département l'a cédé aux Hospices. MM. les Administrateurs ne pourraient-ils pas, pour le compte de la Ville ou du Département, y assurer l'hospitalisation médico-pédagogique réclamée en 1894 par MM. Herman Sabran et Bourneville?

CHAPITRE V

OBSERVATIONS PERSONNELLES

Depuis le commencement d'octobre 1912, avec l'autorisation de M. le professeur Lesieur, nous avons essayé d'appliquer quelques-uns des principes de la méthode de Seguin et de Bourneville, à un petit nombre des enfants hospitalisés au Perron, pavillon Chambeyron-Rambaud.

Absolument étrangère à toute question administrative, il a fallu nous faire accepter et tolérer dans le service. C'est grâce à la très grande complaisance de M. Durand, qui y était alors interne, que nous avons pu le faire. Il nous a conseillée et guidée au début de notre travail. Nous l'en remercions cordialement. Sans les conseils qu'il nous a donnés, malgré toute la bienveillance de M. le Chef de Service, et l'aide si dévouée de Sœur Lagoutte, nous n'aurions rien pu faire.

Dans ce bâtiment d'aspect gai et confortable, malgré les installations perfectionnées de l'hygiène moderne, les enfants grouillent à peu près de la même manière que le faisaient ceux dont parle M. O. d'Haussonville, dans la hideuse renfermerie décrite par Maxime Du Camp.

A notre arrivée, il y avait là 37 pensionnaires. Le Service peut en recevoir 39, dont les lits sont ainsi répartis :

10 à la charge de la Ville de Lyon, pour l'exécution de la Fondation Gomy en faveur d'enfants épileptiques ;
6 lits payants au compte de la Ville ;
2 lits payants ;
21 lits gratuits, pour l'exécution de la Fondation Chambeyron-Rambaud.

Tous les enfants, non hospitalisés avec le diagnostic d'**épileptiques**, le sont d'abord avec celui d'**incurables**, sauf à en avoir sur leur fiche un second dont il n'est jamais fait mention officiellement.

Cette désignation « d'incurables » n'a rien de scientifique ni de médical C'est la *Coutume* qui est responsable, parce que ce terme est consacré au classement général de la population de l'hospice. Cependant, comme l'a dit M. Bourneville au Congrès de Lyon de 1894, quand il développa la manière adoptée à Bicêtre pour établir les catégories d'enfants : « Il faut « non seulement s'entendre, mais encore voir dans « l'avenir les conséquences de ce que l'on fait[1]. »

La sélection était précisément la tâche que M. le professeur Lesieur avait eu la bonté de nous donner comme travail de début; mais la Coutume écrase des bonnes volontés plus fortes, plus puissantes et plus averties

[1] Bourneville, *Congrès de Lyon, 1894 : Bibl. d'éduc. spéciale*, t. IV, p. 189.

que la nôtre. Ce vocable, indifféremment appliqué à l'hospice, aux vieillards et aux enfants, transforme pour ces derniers le si bel établissement du Perron en *in pace*.

Le temps d'expérience étant limité, et toute préparation impossible, nous avons choisi pour notre essai d'enseignement rationnel les moins déshérités de ces enfants, éliminant par principe tous les épileptiques. Ceux-ci forment, en effet, une classe à part de malades relevant toute leur vie de l'hospitalisation.

Quant aux gâteux, bien que quelques-uns soient susceptibles d'amélioration, ils échappaient à notre bon vouloir par l'impossibilité absolue d'une organisation quelconque des soins les concernant.

Au début, nous ne nous sommes donc occupée que des enfants les plus aptes à recevoir un enseignement quelconque, soit comme écoliers, soit comme apprentis.

Voici les observations de cinq d'entre eux :

IIe OBSERVATION

N° 19. Jean PER... Age : seize ans. Entrée : août 1906.

Indisciplinable.

1912, octobre. — Per... est le troisième de cinq enfants, dont la mère est veuve. L'instituteur de son quartier a refusé de le garder à l'école, le jugeant « indisciplinable et anormal ».

A l'hospice, l'enfant s'est toujours montré taciturne, mais paisible, parce qu'il est, la plupart du temps, constamment livré à lui-même, et jamais contrarié. Très maladroit, gaucher, il fut toujours jugé, *a priori*, incapable d'apprendre quoi que ce soit. Ponctuel et docile, il a été chargé des commissions à la cuisine

et à la pharmacie; il s'en acquitte régulièrement, ne parlant à personne, pas même pour dire « bonjour », ni « merci ». Il ne cause un peu qu'avec ses camarades, sans jamais élever la voix.

Examen somatique négatif.

Strabisme interne alternant (O. D. fonctionne seul). Léger ectropion avec déformation de la paupière inférieure à gauche.

Voûte palatine ogivale.

Végétations adénoïdes.

Bonne santé habituelle, développement normal pour son âge.

1913, juin. — Le strabisme se corrige par le port de lunettes, avec lesquelles Per... peut suivre l'enseignement au tableau noir. L'irrégularité de notre surveillance, que nous ne pouvons exercer que deux heures, trois fois par semaine, ne nous a pas permis de lui imposer l'habitude de les porter. Actuellement, il ne les met plus du tout (janvier 1914).

Il apprit très vite à se servir de sa main droite pour tracer des lignes, des figures et des lettres, sur l'ardoise, puis au crayon. Il connaît ses lettres, commence à syllaber. Ce sont les chiffres et la numération qui paraissent être le plus à la portée de son intelligence.

Malheureusement, cet enfant, capable de rendre des services journaliers, est constamment réclamé pour les soins de la maison, et, de plus, n'assiste aux leçons que lorsqu'il le veut bien. La politesse a fait quelques progrès.

12e OBSERVATION

Jean DIO... Age : seize ans. Entrée : novembre 1906.

Comitial (?)

1912, octobre. — Antécédents paternels très chargés. Père mort il y a deux ans; alcoolisme invétéré, syphilis probable, bronchite à répétitions et ultime.

Dio... a passé sa première enfance en état de crises épileptoïdes subintrantes. Il eut à subir plusieurs traitements et différentes opérations à Saint-Pothin, à la Charité, à Gien. C'est

dans ce dernier hôpital qu'il cessa d'être gâteux, et qu'il apprit à manger seul, il devait avoir environ six ou sept ans. Depuis son entrée au Perron (à dix ans), *il n'a jamais pris de crises.*

Bonne santé habituelle.

Très émotif, il se mettait au début facilement en colère.

Petit de taille, d'apparence un peu frêle, il est cependant dans un état de développement général satisfaisant. Pas de paralysie, ni d'atrophie à signaler *a priori.*

Pourtant, à la mensuration, il faut noter à gauche :

Membre supérieur plus court . .	de 0,01 cm.
— inférieur — — . .	de 0,03 cm.
Biceps plus mince	de 0,02 cm.
Mollet — —	de 0,02 cm.

Les réflexes tendineux et musculaires sont exagérés.

A noter : ni Babinsky, ni trépidation épileptoïdes, ni clonus de la rotule.

Claudication et impotence légères à gauche.

Force satisfaisante.

Au crâne : les bosses frontales, pariétales et occipitales sont plus développées à droite qu'à gauche.

A la face : abolition des mouvements de la mâchoire inférieure, des deux côtés, et d'avant en arrière, et, dans l'articulation du langage, projection involontaire de la langue en avant et à droite.

Malformation dentaire : avulsion de l'incisive médiane supérieure; les autres dents érodées en coup d'ongle sont très irrégulières, avec bords tranchants crénelés.

A l'œil droit, traces d'ancienne kératite interstitielle, pas de paralysie oculaire; léger nystagmus inconstant, se produisant en particulier quand l'enfant fixe quelque chose. Strabisme, inconstant aussi, se corrigeant par le port de lunettes.

Pas de surdité.

Examen négatif du cœur et du poumon.

Tension artérielle à peu près normale.

1913, 13 février. — Un examen électrique fait à l'Hôtel-Dieu par M. le professeur Cluzet a donné : muscles et nerfs normaux.

Quand nous avons commencé à nous occuper de lui, nous avons constaté que Dio... avait appris à lire tout seul et qu'il cherchait à apprendre à écrire en imitant les caractères d'imprimerie.

La lecture à haute voix offre de grandes difficultés à cause : — d'une émission vocale défectueuse, de la projection de la langue, et de mouvements restreints de la mâchoire inférieure.

L'écriture aussi est difficile, l'enfant n'est pas complètement maître de ses mouvements. Son allure générale est, à notre avis, celle d'un ancien choréique encore instable, avec encéphalite antérieure

Plein de bonne volonté, il fait de sérieux progrès; il est docile, intelligent, a bonne mémoire. Nous regrettons, surtout pour lui, de ne plus être en état de donner les leçons de gymnastique des mouvements. Tous ces enfants en ont un réel et impérieux besoin.

13e OBSERVATION

Francisque MOU... Age : treize ans. Entrée : 19 novembre 1908.

Amnésie. — Débilité mentale.

1912, octobre. — Cet enfant est l'aîné de quatre, dont deux sont morts de convulsions. Son frère et lui en ont eu également.

Très petit pour son âge. Physionomie maussade. Prognathisme marqué de la mâchoire inférieure.

Malformation bilatérale et symétrique des annulaires et des auriculaires; l'articulation phalango-phalanginienne est maintenue en flexion presque à angle droit, par la rétraction des tissus de la face palmaire des doigts.

Surdité sensible à gauche.

Strabisme du même côté *au repos*, non corrigé par les lunettes.

1913, 25 avril. — Ablation des végétations adénoïdes par M. le professeur Collet, qui a constaté que la membrane du tympan, à gauche, portait des traces de sclérose (non expliquées).

Au début des leçons, le diagnostic d'amnésie paraît justifié mais l'enfant, préparé par la Sœur à faire sa première communion, arriva assez vite à retenir tout son catéchisme, et, depuis, il peut être chargé de l'apprendre aux autres.

Il est intelligent, devait savoir lire et écrire avant son entrée au Perron; il comprend plus vite que Dio... mais retient moins bien.

Vaniteux jusqu'à la sottise, il est très content de lui, affecte l'indifférence aux compliments comme aux reproches, accepte les uns en levant les épaules, mais discute les autres d'un air sarcastique. Trois fois, à la suite d'observations, il a essayé de se sauver.

Tout nous porte à croire que Mou... a été hospitalisé pour cause d'habitudes vicieuses, dont une énurésie, seulement diurne, nous paraît être la conséquence. Dans ces conditions, son hospitalisation serait justifiée, autrement l'enfant serait bien mieux à sa place dans une classe de perfectionnement.

Quand nous l'avons examiné, l'enfant disait ne sentir aucun besoin et s'apercevoir subitement que son pantalon était mouillé. Une surveillance attentive et éclairée, les conseils et les admonestations réitérées qu'entraînait l'enseignement du catéchisme amenèrent un changement dans le caractère et les habitudes.

La physionomie de l'enfant, qui s'était déjà heureusement modifiée, s'anima de plus en plus à partir de février après l'ablation des amygdales. Il avait alors assez bonne tenue. Interrogé le 9 mai il assure qu'il respire mieux ; il tient en effet habituellement la bouche fermée pour respirer.

Notre si dévouée collaboratrice, Sœur Lagoutte, ayant alors pris son congé annuel, toutes les mauvaises habitudes se sont reproduites graduellement avec leurs conséquences intellectuelles et physiques, entre autres l'énurésie. C'était à recommencer.

1914. — Actuellement l'enfant travaille bien. Il désire se mettre en état de passer le certificat d'études, pour pouvoir quitter le Perron et faire son apprentissage.

14e OBSERVATION

Arthur BRA... Age: quinze ans. Entrée : le 6 mai 1908.

Débilité mentale.

1912, octobre. — Antécédents : Père alcoolique. Mère morte hydropique (?) Un frère plus jeune de très grande taille; trois sœurs dont l'une est aveugle.

Bra... ne peut donner aucun renseignement sur son enfance.

Depuis son arrivée au Perron, il n'a jamais été malade.

Il est très grand pour son âge ; taille 1 m. 72 environ ; 30 centimètres de tour au biceps ; 36 centimètres au mollet ; le périmètre thoracique en inspiration moyenne est de 92 centimètres.

A noter le volume des extrémités.

Prognathisme très marqué de la mâchoire inférieure. Chevauchement et mauvaise implantation des incisives inférieures.

Rien au poumon.

Rien au cœur. Tension artérielle peut-être un peu forte. Pouls régulier à 78.

Corps thyroïde perceptible, de volume normal.

Testicules non ectopiés, de volume normal.

Abdomen développé; digestions normales, bien que la nourriture soit absorbée en quantité surprenante.

Réflexes normaux.

Urine très abondante.

Analyses de M. le Pharmacien de l'hospice :

	12 octobre	19 octobre
Volume en 24 heures . .	2.050	3.220
Chlorures	20 gr.	37 gr. 67
Acide phosphorique. . .	3,997	4,588
Urée.	65,31	58,67
Albumine	0	0
Glucose.	0	0

Azoturie, phosphaturie, chlorurie intenses; éliminations extraordinairement exagérées.

23 octobre. — Radiographie du crâne par M. le professeur Cluzet. Très grands sinus. Selle turcique plus petite que normalement, et surtout beaucoup plus fermée.

Cahier de pharmacie, 1er novembre. — Extrait d'hypophyse 0,05, à continuer.

L'enfant ayant, paraît-il, refusé de prendre le médicament, il ne fut plus question de l'ordonnance médicale.

1913, juin. — Des radiographies de M. le professeur agrégé Nogier laisse apercevoir tous les cartilages de conjugaison.

Cet enfant est bon, docile et *très actif*. Il sait un peu coudre, tricoter, faire le filet ; il avait construit un chariot pour amuser ses camarades. Nous le croyons très apte à apprendre un métier manuel.

Il se laisse facilement influencer. Au début, il se rangea parmi ceux qui refusèrent de prendre part aux exercices par lesquels nous avons commencé notre essai d'éducation. Il affectait même de prendre vis-à-vis de nous une allure triviale et grossière.

Peu à peu la gourmandise et la curiosité l'attirèrent aux leçons. Il y vient à peu près régulièrement. L'attention cérébrale le fatigue ; il s'endort toutes les fois qu'il fait un effort strictement intellectuel : syllaber, compter, apprendre de mémoire. Il peut écrire longtemps. C'est pour lui un exercice purement manuel; il copie vite et assez bien; mais il n'a pas encore appris à lire.

Il est difficile de le discipliner, parce que, grâce aux qualités de son caractère, il a dans le service un peu les allures d'un enfant gâté.

15e OBSERVATION

Edmond CHA... Age : 10 ans. Entrée :

1913, juin. — L'école pouvant donner sans notre intervention d'excellents résultats, nous avons cru, avant de terminer notre thèse, devoir essayer de nous occuper d'un gâteux.

Nous avons fait choix d'un enfant de dix ans, jouissant du libre exercice de ses quatre membres, sans tics particuliers, et

pouvant être compté parmi les moins vicieux. Sans aucune aptitude à l'imitation, tous ses mouvements étaient incoordonnés et sans rythme.

Il entend, mais ne parle pas. Son mutisme appartient donc à la catégorie signalée par Itard, du « *mutisme par la lésion des fonctions intellectuelles* » ; cette lésion correspondrait psychologiquement à la lésion du sens auditif au physique, alors le terme de *surdité psychique* pourrait, il nous semble, lui être appliqué.

État somatique normal.

Pour les leçons, nous nous sommes isolée avec lui en transformant le « cachot » en salle d'étude particulière.

Les premières manifestations de volonté furent tout à fait de révolte. Lorsque, tout en le contraignant, nous nous sommes efforcée avec douceur de faire exécuter régulièrement par l'enfant les mouvements d'élévation et d'abaissement des bras, il nous échappait, allait se recroqueviller dans un coin, et nous menaçait de ses poings en soufflant à la manière des chats. En insistant nous avons abouti à une exaspération, pendant laquelle il répétait indéfiniment : non, non, non, non.

Nous avons alors eu l'idée de nous adjoindre un de nos premiers élèves, le petit Jean Pel..., âgé de neuf ans, habitué dès le début des leçons aux mouvements d'ensemble. Dès la première séance, Edmond consentit à nous laisser guider ses bras, et peu à peu suivit le mouvement.

Il nous fut impossible de lui apprendre à jouer à la balle.

Mais nous étions presque arrivée à le faire manger proprement. Nous n'avons malheureusement pas pu persister à nous occuper de lui jusqu'à ce qu'il fût possible de l'accepter au réfectoire. Cette partie de notre éducation compliquait trop le service, et les progrès étaient très lents, car nous ne pouvions assister qu'à un des repas de la journée, et seulement trois fois par semaine. Nous avons le regret de le voir de nouveau se servir pour manger, autant de ses mains que de sa cuiller.

1914. — Il garde l'habitude de venir à l'école, même quand nous en sommes absente. Nous en exprimons ici toute notre

reconnaissance à Sœur Lagoutte, qui a toujours eu la bonté de le supporter. L'esprit d'imitation lui vient peu à peu. Il a toujours été propre à l'école, sauf en six mois, un ou deux petits accidents.

Nous sommes convaincue que non seulement Edmond Cha .., mais encore plusieurs autres des enfants qui sont là pourraient être très améliorés, peut-être même guéris, en leur appliquant méthodiquement le traitement médico-pédagogique.

Ces enfants ne sont pas les seuls qui viennent aux réunions scolaires de Chambeyron ; les présences d'élèves varient. suivant les circonstances, de 6 à 12. Per..., Dio..., Mou..., Arthur et d'autres encore seraient très susceptibles de retirer du traitement complet médico-pédagogique un très bon résultat. Edmond n'est ici qu'une indication en faveur des plus déshérités.

Les causes d'insuccès sont nombreuses.

Pas une seule, *a priori*, ne peut être imputée à l'état des enfants.

Ils représentent le problème à résoudre.

Depuis un siècle, les médecins s'y emploient de leur mieux avec l'aide de certains pédagogues avertis et dévoués.

Mais la jeunesse studieuse les ignore.

Que nos maîtres nous donnent des cliniques où cette misère soit livrée aux méditations et aux efforts des étudiants, et Itard, Félix Voisin, Delasiauve, Bourneville, auront des émules et des successeurs.

CONCLUSIONS

I. — Les enfants relevant du traitement médico-pédagogique sont : les idiots et les déficients de toutes les catégories. Ils doivent tous être hospitalisés.

II. — Le traitement est essentiellement du ressort médical. Son but est de produire l'activité cérébrale : 1° par l'éducation des réflexes ; 2° par celle des mouvements volontaires ; 3° par celle des sens ; et d'atteindre ainsi à la coordination physiologique et psychologique. Les médecins qui se consacrent à cette éducation doivent se faire assister par un personnel pédagogique et un personnel infirmier spécialement formés par eux.

III. — Le corollaire de ces conclusions est la nécessité de la création dans toutes les villes universitaires d'*Asiles-Ecoles*, tout ensemble hôpitaux, écoles primaires, écoles d'apprentissage, largement ouverts aux étudiants en médecine.

Vu :
LE DOYEN,
L. HUGOUNENQ.

Vu :
LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
WEILL

Vu et permis d'imprimer :
Lyon, le 26 février 1914.
LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
JOUBIN

BIBLIOGRAPHIE

AMAR, *Traité analytique de la folie*, Lyon, 1807.

BOURNEVILLE, *Mémoire sur les conditions de la bouche chez les idiots*, Paris, 1863.

— BIBLIOTHÈQUE D'EDUCATION SPÉCIALE :

T. 1. *Mémoires sur l'idiotie*, pp. 45, 83, 85, 170, 281.

T. II. *Rapports et Mémoires sur le Sauvage de l'Aveyron*, du Dr Itard.

T. III. *Rapports et Mémoires sur l'Education des enfants normaux et anormaux*, par Seguin.

T. IV. *De l'assistance des enfants idiots et dégénérés* Rapport au Congrès international d'Assistance de Lyon 1894,, pp. 41, 19, 153, 177, 184, 187, 189, 216, 238.

T. XIII. *Traitement médico-pédagogique*, pp. 2, 8, 34, 35, 36, 47, 131.

BOUSQUET, Eloge du Dr Itard *(Mémoires de l'Académie royale de Médecine*, t. VIII, p. 1).

CHAZAL, *les Anormaux psychiques* (thèse, 1907).

DELASIAUVE, *Journal de Médecine mentale*, 1864, t. V, pp. 1 et suiv.

DIDEROT, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, 1782, t. VIII.

ESQUIROL, *Dictionnaire des Sciences médicales*, t. XXIII, p. 507.

— *Des maladies mentales*, Parits, 1838.

FLOURENS, *De la phrénologie et des études vraies sur le cerveau*, Paris, 1863.

HAUSSONVILLE (D'), Etude de l'enfance à Paris *(Revue des Deux Mondes*, mars 1877).

HUSSON, *Rapports de l'Académie royale de Médecine*, 6 mai 1828.

ITARD, *Premier compte rendu sur le Sauvage de l'Aveyron*, IIe vue, second alinéa.

— Mémoire sur le mutisme produit par la lésion des facultés intellectuelles *(Académie royale de Médecine*, t. 1).

M. DU CAMP, *Paris, ses organes, sa fonction et sa vie dans la seconde moitié du XIXe siècle*, Paris, 1875, p. 375.

PASCAL, De l'autorité en matière de philosophie *(Pensées*, 1re part., art. 1er).

PINEL, *Traité médico-philosophique*, Paris, 1801, p. 166 et suiv.

— *Traité de l'aliénation mentale*, Paris, 1809, p. 81.

DUPUY (Raoul), *Monde médical*, 15 mars 1913.

— *Presse médicale*, 12 avril 1913.

SEGUIN, *Traitement moral, hygiène et éducation des idiots*, Paris, 1846, pp. 2, 24, 69, 76, 77, 81, 460.

— Rapports et Mémoires sur l'éducation des enfants normaux et anormaux *(Bibl. d'Educ. spéciale*, t. II, pp. 143-145).

THULIÉ, *Dressage des jeunes dégénérés*, Paris, 1900, pp. 22, 24, 196 et suiv.

VERMALLE, *l'Anthropométrie des dégénérés* (thèse, 1911).

WAHL, les Débuts de l'assistance aux enfants anormaux *(France médicale*, avril 1913).

WEILL, *Traité des maladies infantiles*, t. II, p. 298.

PÉRIODIQUES

France médicale, avril 1913.

Journal des Connaissances médicales et pharmaceutiques, 1863.

Journal de Médecine mentale, 1864.

Monde médical, 15 mars 1913.

Presse médicale, 12 avril 1913.

Revue des Deux Mondes, mars 1877.

TABLE DES MATIÈRES

Lyon. — Imprimerie A. REY, 4, rue Gentil. — 67130




Gaylord
PAMPHLET BINDER
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.

